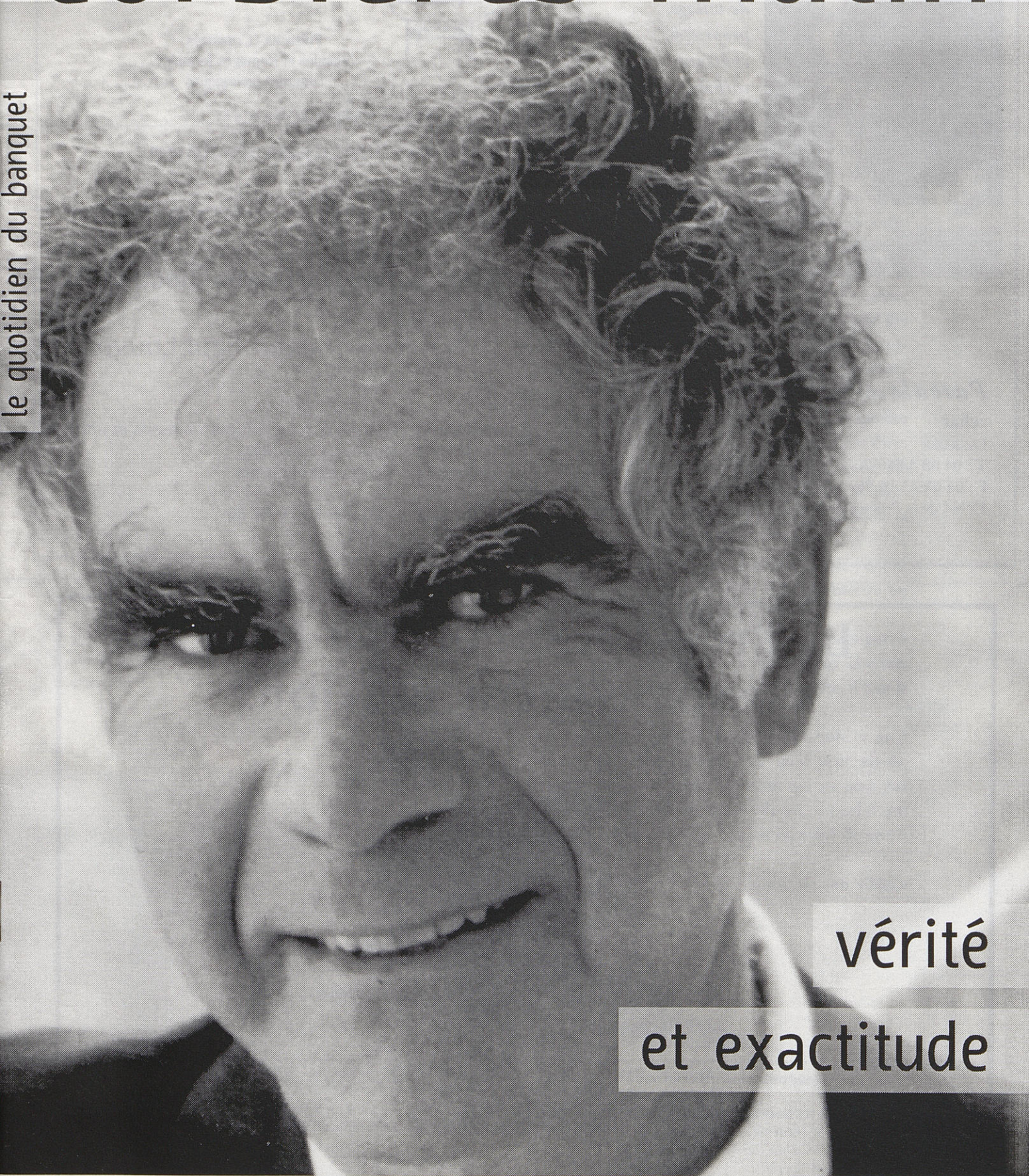


corbières matin

le quotidien du banquet



vérité
et exactitude

Affiche : Vérité et preuves p. 5 — **L'auberge espagnole** : Kafka p. 28 — **Un été des étals** :
Le bœuf p. 29 — **Garrigue** : Entre la Jasse et les Caunes p. 32 — **Inédits** : Pascal Quignard p. 34



*Toute la vérité
sur nos maisons
de village,
propriétés,
châteaux en
corbières,
minervois et
narbonnais*

*à bientôt et
bonnes
vacances !*

Pascale Vialan
Jean-Pierre Olive

Pascale Vialan immobilier

achat	vente	location
LAGRASSE		NARBONNE
T : 04 68 43 10 90		T : 04 68 42 83 00
F : 04 68 43 10 96		F : 04 68 42 85 86
15 bld de la Promenade		10 bd Maréchal Joffre



LE TEMPS DES COURGES

Restaurant - Terrasse

Fermé en janvier

Poissons - Crustacés
Viandes et fromages fermiers
Légumes biologiques

Repas à emporter sur commande.

3, rue des Mazels - 11220 LAGRASSE - T. 04 68 43 10 18



Hautes Corbières Électricité

Jean-Paul Louvet

Installations électriques pour bâtiments neufs et anciens,
Antennes et réceptions satellites,
Installations solaires et éoliennes

11330 Lairière - Tél : 04 68 70 05 96

Le Crédit Agricole du Midi s'associe à vos passions



MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FOOTBALL, RUGBY, CYCLISME...

LA BANQUE DE L'IMAGINATION S'ASSOCIE AU QUOTIDIEN À VOS PASSIONS.

PAR SES DIVERSES ACTIONS ET INTERVENTIONS FINANCIÈRES, LE CRÉDIT AGRICOLE DU MIDI A TOUJOURS À CŒUR
DE SOUTENIR LE SPORT ET DE PRIVILÉGER LES INITIATIVES CULTURELLES ET L'ANIMATION DE NOTRE RÉGION.

PARTENAIRE DE L'ÉVÉNEMENT



L'affaire Bompressi-Piet

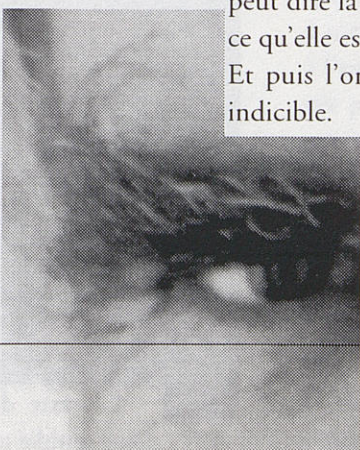
À la suite de Foucault, nous estimerons qu'il nous faudra faire une critique de la volonté de vérité, de cette volonté de savoir (ce qu'est la vérité); peut-être, alors, serons-nous de nouveau en mesure de dire cette catégorie majeure. Nous citerons Foucault : « Il ne s'agit pas d'affranchir la vérité de tout système de pouvoir – ce serait une chimère puisque la vérité est elle-même pouvoir – mais de détacher le pouvoir de la vérité des formes d'hégémonies sociales, économiques et culturelles à l'intérieur desquelles pour l'instant elle fonctionne. » Nous voyons bien alors qu'il conviendra de détacher la vérité des formes à l'intérieur desquelles elle fonctionne, pour permettre à la vérité de se dire; il nous faudra également veiller à la façon dont elle fonctionne à l'intérieur de ces formes. C'est là, pensons-nous, toute la question du politique, celle de la vérité elle-même.

Dire la vérité consistera donc à rendre visible l'énonçable. Dire la vérité aura pour effet de mettre en effraction les dispositifs du savoir.

La connaissance veut savoir la vérité et ne peut parler qu'à son sujet sans jamais la dire. Nous citerons Wittgenstein : « Ce que l'on ne peut pas dire, il faut le taire. »

Celui qui ne peut pas dire la vérité doit taire ce qu'il ne peut dire pour connaître ce qu'il veut savoir. Irréversibilité des postures où celui qui ne peut pas dire la vérité veut savoir ce qu'elle est, où celui qui peut dire la vérité s'interdit (ou est interdit) de savoir ce qu'elle est.

Et puis l'on dit qu'il y a de l'indicible, un silence indicible.



en couverture : Carlo Ginzburg

calendrier

lundi 10 août

Parution du n° 40 de *Corbières matin***9 h**Sortie pedestre : *Les crêtes de Saint-Pierre-des-Champs*, séquence émotion**11 h**

Atelier de philosophie pour adolescents, animé par Antoine de La Taille

15 hCycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Vladimir Maïakovski
> Salle des gardes de l'abbaye**15 h 30**

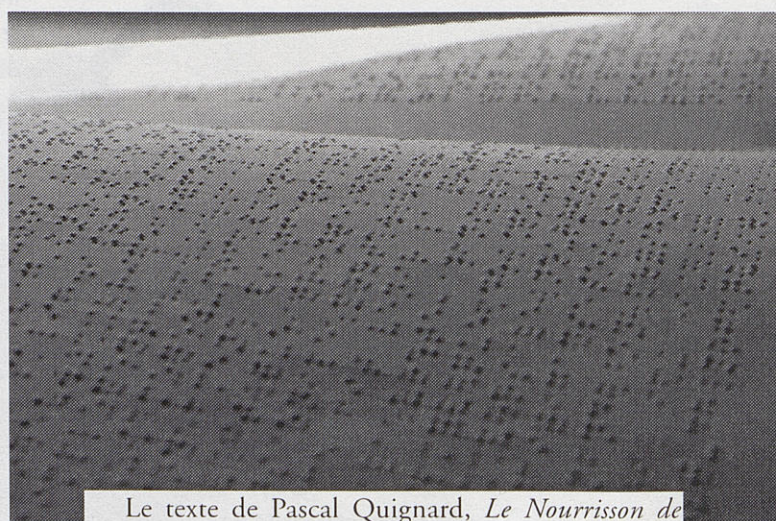
Atelier de philosophie pour adultes, animé par Françoise Valon

16 hFilm vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann
Première partie : le grec et le latin
> Salle des gardes de l'abbaye**16 h**Les rencontres de l'abbaye
« Théorie de la vérité chez Michel Foucault », par Maité Larrauri, qui enseigne la philosophie à Valence (Espagne)**17 h**Cycle documentaire
La Mémoire obstinée de Patricio Gutzman
> Salle des gardes de l'abbaye**17 h**

Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 hLes rencontres de l'abbaye
« Une lecture nietzschéenne de Dostoïevski », avec une lecture par les comédiens d'extraits des *Frères Karamazov***19 h 30**Concert-lecture, aux orgues par Jean-Pierre Lecaudey : César Franck
> Église Saint Michel de Lagrasse**21 h30**Cinéma aux étoiles
Haut bas fragile de Jacques Rivette
> Jardin de l'abbaye**22 h**Rencontres philosophiques
« Exactitude et vérité », par Carlo Ginzburg, Jean-Claude Milner et Jean-Claude Zancarini
> Petit cloître. Entrée : 30 F**24 h**Journal télévisé du Banquet
> En plein air, sur le boulevard de la Promenade

petits formats



Le texte de Pascal Quignard, *Le Nourrisson de Tours*, publié aujourd'hui dans la rubrique des *Inédits* de Corbières Matin (voir page 34), vient d'être édité en braille. Il est en vente à la librairie du Banquet (25 F), ou par correspondance (éditions Verdier, 11 220 Lagrasse)

rencontre

22 h

Vérité et preuves

L'affaire Bompressi, Pietrostefani et Sofri

Rappel des principales dates

12 décembre 1969

attentat à la bombe contre la Banque de l'Agriculture à Milan (16 morts). Les autorités désignent les anarchistes comme coupables. Beaucoup plus tard on pourra démontrer qu'il s'agit d'un attentat néofasciste.

15 décembre 1969

le cheminot anarchiste Pinelli meurt en « tombant » d'une fenêtre de la Préfecture de police de Milan. Lotta continua estime qu'il s'agit d'un meurtre, et commence une campagne de presse désignant le commissaire Calabresi comme coupable.

17 mai 1972

le commissaire Calabresi est exécuté. Juillet 1988 : déclarations de Marino devant les carabinieri. Il prétend avoir participé à l'assassinat de Calabresi et accuse trois de ses anciens camarades de Lotta continua (Bompressi, Pietrostefani, Sofri).

21 juillet-16 septembre 1988

instruction du procès.

10 janvier 1990

premier procès qui déclare les accusés coupables. Il sera suivi de six autres.

24 janvier 1997

Bompressi, Pietrostefani, Sofri, condamnés à vingt-deux ans de prison au terme du septième procès, sont incarcérés à Pise.

Depuis le 24 janvier 1997, Ovidio Bompressi, Giorgio Pietrostefani et Adriano Sofri, trois anciens militants de Lotta Continua, groupe contestataire des années 68, sont en prison. Au terme d'un parcours judiciaire qui a duré neuf ans et vu se succéder sept procès, ils ont été condamnés à vingt-deux ans d'emprisonnement, le premier en tant qu'exécutant, les deux autres comme mandants de l'assassinat du commissaire de police Luigi Calabresi, advenu vingt-cinq ans plus tôt, le 17 mai 1972.

Ce jour-là, des inconnus abattent Luigi Calabresi, au moment où il sort de chez lui. Depuis plus d'un an, le commissaire était l'objet d'une violente campagne de presse menée en particulier par le journal *Lotta Continua*. Calabresi y était présenté comme le principal responsable de la mort mystérieuse de l'anarchiste Giuseppe Pinelli, dont le corps sans vie fut trouvé la nuit du 15 décembre 1969 dans le jardin de la Préfecture de police de Milan où il avait été convoqué pour un interrogatoire lié à l'enquête sur le massacre de la Banque de l'Agriculture – une bombe avait fait seize morts – advenu quelques jours plus tôt. On apprendra plus tard que cette bombe « ouvrait » ce que l'on a nommé « la stratégie de la tension » visant à mettre en place en Italie un gouvernement « fort », à l'exemple de la Grèce des colonels ; elle avait été placée par des militants néo-fascistes avec l'aide de personnes faisant partie des services secrets italiens et l'accord tacite des services secrets américains. Il est à noter que pour le moment, bien que le détail de ce complot ait été mis à jour, personne n'a été condamné pour cet attentat.

En juillet 1988, seize ans après l'exécution du commissaire Calabresi, Leonardo Marino, un ancien ouvrier de chez Fiat qui avait milité à Lotta Continua, s'accuse du meurtre et met en cause Bompressi, Sofri et Pietrostefani : le premier aurait été le tueur, les deux autres les mandants. L'auto-accusation de Marino – et, partant, ses accusations contre ses trois ex-camarades – paraissait, en elle-même, avoir du poids ; pour

quoi en effet un homme s'accuserait-il spontanément d'avoir participé à un meurtre, si ce n'est pour soulager sa conscience ? C'est évidemment cette analyse qui fut présentée à la cour et qui convainquit, au fil des sept procès qui se succédèrent, une partie – la plus grande partie – des juges qui eurent à se prononcer.

Or, il apparut au cours du procès que les aveux de Marino n'étaient pas si spontanés que ça (il avait été en contact avec les carabinieri dix-sept jours avant la date « officielle » de ses aveux) ; il fut vite évident également qu'ils n'étaient pas si fiables qu'on voulait bien le dire, qu'ils étaient parfois contradictoires voire, en certains cas, invraisemblables et s'opposaient à des témoignages nombreux, tant de témoins oculaires de l'assassinat du commissaire Calabresi que de témoins cités par les défenseurs de Bompreschi, Pietrostefani et Sofri.

Dans son livre *Le Juge et l'Historien*, [éd. fr. Verdier, 1997] Carlo Ginzburg a mis en évidence, au fil de ses analyses minutieuses, la faiblesse, les contradictions, l'inconséquence des accusations. Je ne prendrai donc qu'un seul exemple auquel Giorgio Pietrostefani fait allusion dans son article de *Corbières matin* : le récit de la prétendue rencontre de Marino avec Sofri, au cours de laquelle ce dernier lui aurait confirmé la décision de tuer le commissaire et lui aurait demandé de participer à l'opération. Sur cette rencontre, qui se serait déroulée à Pise lors d'un meeting de Lotta continua, le 13 mai 1972, Marino a produit les versions successives suivantes : à la fin du meeting, il discute avec Sofri et Pietrostefani (instruction du 21 juillet 1988) ; il discute surtout avec Sofri, car il avait déjà parlé avec Pietrostefani à Turin, mais Pietrostefani est présent (instruction des 17 août et 16 septembre 1988) ; il discute seulement avec Sofri, Pietrostefani était absent (premier procès, le 10 janvier 1990). Il faut préciser qu'entre-temps, les défenseurs de Pietrostefani avaient fait remarquer que Pietrostefani, recherché à l'époque par la police, n'était pas présent à Pise lors du meeting de Sofri.

Au terme de son étude des actes de l'instruction et du premier procès, Carlo Ginzburg déclare que les magistrats ont tort « lorsqu'ils prétendent démontrer, sur la base de circonstances fournies par le contexte et en l'absence de la moindre confirmation extérieure, que des comportements individuels déterminés ont

effectivement existé. Cela signifie glisser tacitement (et indûment) du plan de la simple possibilité à celui de l'assertion de fait ; du conditionnel à l'indicatif. C'est une bourde logique, paradoxalement fondée sur un abus de la fameuse "preuve logique" (qu'il serait plus juste d'appeler "preuve contextuelle"). » Mais par rapport aux bourdes des historiens, celles des juges ont des conséquences immédiates et plus graves. Elles peuvent amener à condamner des innocents. « En faisant cela, rappelle Ginzburg, ils se sont comportés en "historiens peu prudents". J'ajouterai : en hommes de parti pris. »

En effet, accuser en 1988 Bompreschi, Pietrostefani et Sofri puis les condamner en 1997, comporte un enjeu politique et historique lourd : c'est affirmer, en effet, que l'assassinat du commissaire Calabresi, en mai 1972, fut un crime voulu par Lotta Continua qui, dès ce moment, aurait donc mis en place et fait agir une structure militaire clandestine. Si les trois anciens de Lotta Continua étaient coupables, on pourrait prétendre que le mouvement de contestation portait en germe nécessairement la dérive militariste, on pourrait défendre la thèse des « extrémismes opposés », puisque d'emblée auraient coexisté un « terrorisme rouge » et un « terrorisme noir » d'origine fasciste. On voit l'avantage d'une telle thèse pour qui voudrait laisser de côté l'analyse de la responsabilité des services secrets italiens et américains, et de l'extrême droite radicale européenne dans les attentats terroristes aveugles et dans la « stratégie de la tension » visant, au moins de 1969 à 1975, à faire basculer l'Italie vers un régime fort. On voit aussi pourquoi il est important de lutter pour la reconnaissance de l'innocence de Bompreschi, Pietrostefani et Sofri : l'enjeu historique interdit que l'on puisse se contenter, dans le cas d'espèce, d'approximations ou de généralités. Il n'est pas indifférent que Bompreschi, Pietrostefani et Sofri soient innocents : il y va de la façon dont on va écrire l'histoire de ces années. De Vichy à la guerre d'Algérie, les exemples sont suffisamment nombreux en France même pour que nous sachions ce qu'il en coûte de laisser dans l'ombre et le flou une partie de sa propre histoire.

— Jean-Claude Zancarini

22 h au petit cloître, entrée 30 F

Le débat aura lieu demain à 10 h au même endroit.

rencontre

22 h

Mensonges et vérité

par Giorgio Pietrostefani

« Dire la vérité » est sans aucun doute un thème stimulant pour qui – comme c'est mon cas – a vu sa vie marquée par un mensonge immonde.

Depuis le 28 juillet 1988, quand, à quatre heures du matin, les carabinieri surgirent dans la maison où j'habitais et m'arrêtèrent – abasourdi par ce qui m'arrivait et incapable d'y croire – la vérité est devenue un argument récurrent de réflexion, dans ma vie d'inculpé puis de condamné.

Les chefs d'accusation à mon encontre étaient particulièrement graves, totalement faux et assortis de circonstances absolument non prouvées. Des milliers de pages de procès-verbaux furent rédigées pour prouver ces fausses accusations portées contre moi.

Une première chose que j'ai pu découvrir c'est que ce qui compte dans un procès n'est pas la vérité des faits, la façon dont ils se sont déroulés, ou dont ils ne se sont pas déroulés dans la réalité effective, mais ce qui ressort des actes du procès. De ce fait, ce ne sont plus les déclarations des inculpés ou des témoins au cours de l'instruction qui ont une valeur, mais ce qui en a été transcrit dans les actes par leur rédacteur. Il suffit donc que des erreurs soient commises lors de la transcription des paroles dites au cours du procès pour que la vérité aille d'un côté ou de l'autre. Les avocats se plaisent à dire : « Le procès est dans les actes. »

Ça ressemble à une boutade mais c'est un fait ; j'irais jusqu'à dire : un bon tour joué par le destin. Il suffirait de lire attentivement les actes d'un procès (je fais évidemment, pour ma part, référence au mien) pour voir avec évidence combien cela est vrai. Et je ne fais pas allusion aux inexactitudes insérées volontairement dans les actes par des magistrats de mauvaise foi, qui dans mon procès sont loin de manquer. Mais je me réfère au fait que, lorsqu'un juge veut que les comptes tombent justes, à cause d'un préjugé de culpabilité, il fait cela, et d'autres choses encore, et parfois sans même le faire exprès. Les actes, donc, peuvent être truqués.

Giorgio Pietrostefani est un des trois anciens militants de Lotta continua condamnés sans preuve à 22 ans de prison. Au moment de sa condamnation, il résidait en France, où il ne courait aucun risque d'être extradé. Il a préféré rejoindre ses amis dans la prison de Pise, afin d'y mener le combat contre cette erreur judiciaire, pour la vérité.

Dario Fo joue actuellement, dans toute l'Italie, *Marino libero! Marino è innocente!* (Marino est le « repent » qui est à l'origine du procès). Pour cette pièce, il a dessiné quatre-vingt-dix-neuf planches qui illustrent « le spectacle grotesque et tragique de l'Italie des mystères, des bombes de Piazza Fontana à nos jours ».

1969 MILANO



① BOMBA ALLA BANCA DELL'AGRICOLTURA ② E ALLA COMMERCIALE

12 décembre 1969 : 16 morts à Piazza Fontana.
Le premier acte tragique de la « stratégie de la
tension » vient de se jouer.

Qu'il y ait eu un préjugé de culpabilité à mon
encontre fut évident dans la plaidoirie du ministère
public. L'individu qui nous accusait, moi et mes deux
camarades, se contredit à plusieurs reprises au cours
des débats et, en particulier, il se rétracta à propos
d'une circonstance décisive : j'étais ou non en un cer-
tain endroit, un certain jour. Alors le procureur de la
République italienne, décidé à soutenir la thèse de ma
culpabilité, déclara qu'indépendamment des preuves
je devais être coupable car personne mieux qu'un
manager n'aurait pu organiser toute cette affaire.
J'étais incontestablement un manager, mais je l'étais
devenu bien des années après avoir cessé mon activité
politique, c'est-à-dire bien des années après le jour du
crime dont j'étais accusé.

Un mensonge a donc marqué ma vie. Je n'insiste-
rai pas sur l'affaire elle-même. Sur la vérité dans les
actes de notre procès, Carlo Ginzburg a écrit un livre,
sérieusement et honnêtement. Je profite de cette occa-
sion pour le saluer et le remercier encore une fois.

Quant à la vérité, c'est un sujet difficile. Je ne me
sens pas capable de m'insérer dans un débat philo-

3 GIORNI DOPO ^{RAPTUS} L'ANARCHICO SI SCHIANTA AL SUOLO



15 décembre 1969 : un « suspect »,
le cheminot anarchiste Pinelli s'écrase sur
le sol ; il était interrogé dans le bureau
du commissaire Calabresi, à la préfecture
de police de Milan.

sophique. Je me limiterai donc à quelques considéra-
tions ou, si l'on préfère, à transmettre quelques-unes
de mes sensations.

Autrefois, la vérité était révolutionnaire. C'est une
très belle phrase. Si elle veut dire qu'au moment
d'aborder une question, il faut s'efforcer de se rappro-
cher le plus possible de la réalité des faits, je crois être
encore d'accord avec une telle formulation. Pourtant
cette phrase possède une saveur poétique et, en géné-
ral, la poésie a bien peu à voir avec la vérité ; elle a plu-
tôt, quand c'est de la poésie véritable, à voir avec la
beauté qui, malheureusement, est tout à fait autre

chose. Mais je ne compte pas célébrer des anniversaires et encore moins le temps passé. Mieux vaut regarder vers l'avant. Si je ne regardais pas vers l'avant avec confiance, je ne serais pas venu en ce lieu où je me trouve aujourd'hui ; je me serais caché quelque part, n'importe où, avec mes souvenirs.

Peut-être la vérité n'existe-t-elle pas. Ou bien peut-être est-elle capricieuse, comme une belle femme qui aimerait souvent changer d'amant ; et ne saurait pas toujours pourquoi elle le fait. La vérité est alors une sensation passagère, qui va dans un sens puis dans l'autre, avance puis revient sur ses pas. Non, je ne me moque pas de mes lecteurs. À y bien penser, c'est la chose la plus sérieuse que l'on puisse dire. Quoi qu'il en soit, je m'en tiendrai là. Je préfère éviter que l'on puisse trouver en tout cela les symptômes de quelque état mental, éventuellement celui d'un emprisonné à tort.

J'ai cependant envie d'ajouter quelque chose. C'est que la vérité se conjugue de façon toujours plus massive avec l'information. L'information est, depuis quelque temps, devenue une pure et simple marchandise. Une marchandise qui a ses modes de production et ses processus, dans une société qui est toujours davantage constituée entièrement de messages. Des messages qui atteignent un peu tout le monde, un peu partout, et qui font allusion à un modèle de société apolitique, sous-tendu par une idéologie perverse, celle de l'absence d'ennemis. Des messages qui prétendent être objectifs, qui prétendent au fond qu'ils communiquent la vérité – la vérité vraie –, qui effacent même le doute qui est à la base de toute critique.

Les marchandises, on le sait, doivent être vendues. Ce qui compte, donc, c'est que la demande qui vient du marché soit forte. Et la demande n'est ni libre ni spontanée. La demande est induite par les techniques de marketing. En somme, pour en finir, la vérité est une question de marché : meilleurs vœux à notre malheureuse société !

Mon histoire naît avec un mensonge. Tout mensonge a pour auteur un menteur. Notre menteur, un de ceux qu'en Italie on nomme « repentis », avant le début de cette histoire, vendait des crêpes, sans licence, et il était couvert de dettes. D'après l'enquête menée par un détective privé, en vue de notre récente instance de révision du procès, il apparaît que ce malheureux menteur vient d'acheter la maison où il habi-

tait et dont il avait été expulsé parce qu'il ne payait pas son loyer. En outre, il a acheté une autre maison, à la montagne (les menteurs ont besoin de vacances!) ; il a obtenu sa licence commerciale et acheté une nouvelle camionnette ; six portes, tout en inox, en guise de crêperie ambulante. Le tout, pièces en main, pour 500 millions de lires italiennes (en gros, un million sept cent mille francs français). Le mensonge, donc, paie bien. Je ne peux que tirer mon chapeau face à une telle science du commerce.

(Trad. J.-C. Zancarini)



Marino prétend avoir rencontré Adriano Sofri à Pise, quelques jours avant l'exécution de Calabresi : il reviendra à plusieurs reprises sur les circonstances de cette prétendue rencontre. « Dans la première version, écrit Dario Fo, dix minutes. Troisième version : toujours plus vite, cinq secondes. Pas de pluie. Pas d'arbres. Pas de témoins. »

rencontre

22 h

Exactitude et vérité

- I

Notre temps a forgé une doctrine de la vérité. Elle est bien différente de la doctrine dite classique. Selon celle-ci, vérité et exactitude se distinguaient sans doute, mais il ne se pouvait pas que pût être tenue pour absolument vraie une proposition inexacte – ou du moins inexacte au-delà d'un degré tolérable. Alors que selon la doctrine la plus récente, il est non seulement possible que la vérité procède de l'inexactitude, mais il faut tenir que l'inexactitude est la forme même de la vérité.

La proposition se retrouve, diversement exprimée, dans bien des discours; le nom de la structure mœbienne où se nouent vérité et inexactitude peut varier; certains la nomment la dialectique, d'autres le hasard objectif, d'autres encore le symptôme. Dans une étude mémorable, Carlo Ginzburg avait pointé la fonction de l'indice: indices des énigmes policières ou de l'expertise d'art; il mettait ainsi au jour l'une des manières qu'a la vérité non-classique de passer par les matières incomplètes, déformées, dispersées, en un mot: inexactes. Lacan semble cependant le premier à avoir, comme il le dit, « pris la bête aux cornes ». Dans « La chose freudienne », il fait parler aux hommes la vérité elle-même: « Je serai, moi la vérité, contre vous la grande trompeuse, puisque ce n'est pas seulement par la fausseté que passent mes voies, mais par la faille trop étroite à trouver au défaut de la feinte et par la nuée sans accès du rêve, par la fascination sans motif du médiocre et l'impasse séduisante de l'absurdité », « que vous me fuyiez dans la tromperie ou pensiez me rattraper dans l'erreur, je vous rejoins dans la méprise contre laquelle vous êtes sans refuge », « je vagabonde dans ce que vous tenez pour être le moins vrai par essence... » (« La chose freudienne », *Écrits*, p. 410-411).

Il s'agit là bien entendu de la discipline freudienne, et de ce que la vérité s'y loge « dans le rêve, dans le défi au sens de la pointe la plus gongorique et le *nonsense* du calembour le plus grotesque, dans le hasard ». Mais on ne peut ignorer que Lacan se réfère également à l'histoire, sinon au journal: « plusieurs

par Jean-Claude Milner

cas observés [...] de mues soudaines d'erreurs en vérité », « le discours de l'erreur, son articulation en acte, pouvait témoigner de la vérité contre l'évidence elle-même ». Au point de s'autoriser, comme d'un précurseur, du découvreur de la ruse de la raison, c'est-à-dire, à travers Hegel, de tous les dialecticiens, Marx y compris – et cela contre Descartes (« Je suis la grande trompeuse »). On ne peut ignorer non plus que c'est là précisément le point – le seul en fin de compte – où Lacan reprenne véritablement Heidegger. Comme si la doctrine d'une vérité disjointe de l'exactitude était seule propre à nouer à elle-même la pensée du XX^e siècle, en ce qui la distingue des autres pensées, mais aussi à la nouer aux événements du XX^e siècle, en ce qui les distingue de quelque autre temps que ce soit. Dans leur grandeur et dans leur horreur, dans leur hauteur et dans leur bassesse. La vérité disjointe de l'exactitude a quelque chose à faire avec chacune de ces dimensions.

– II

La doctrine classique posait en axiome que la vérité est seulement la version nominale du prédicat « être vrai ». L'axiome n'a rien que de naturel : quand la philosophie tout entière s'inscrit dans la forme prédicative, il ne doit pas surprendre que la vérité reçoive elle aussi une définition prédicative. L'axiome étant admis, c'est une seule et même chose de définir la vérité et d'établir les conditions d'usage du prédicat « être vrai ». À quoi peut-on le rapporter ? suivant quel critère choisir entre vrai et non-vrai ? Répondre à ces deux questions, c'est du même coup déployer une théorie de la vérité.

On ne peut dire de quoi que ce soit qu'il est vrai ou pas que s'il est lui-même de l'ordre d'un dire possible : une proposition dicible, une pensée en tant qu'elle pourrait être dite, un état de choses en tant qu'on le considère comme transmissible par un dit, etc. Corollaire : puisqu'il n'y a d'être vrai que d'un dit et puisqu'il n'y a de vérité que si l'on peut dire cet « être vrai » d'un dit, il n'y a de vérité que s'il y a un métalangage. À quelle condition un dit possible peut-il être dit vrai ? Réponse : quand il y a une rencontre entre le dit possible et quelque chose qui n'est pas ce dit (adéquation entre chose et pensée, entre réalité et pro-

position, etc). Il n'y a entre dit non-vrai et dit vrai aucune différence interne (c'est ce qui autorise la grammaire) ; la différence leur vient d'une relation à ce qui n'est pas eux. Définition prédicative de la vérité et doctrine de la correspondance se coappartiennent. Doctrine de la correspondance et métalangage se coappartiennent.

Alors, exactitude et vérité s'articulent aisément. Car l'exactitude aussi est prédicative : elle est seulement la version nominale du prédicat « être exact ». L'ensemble de ce à quoi le prédicat exact s'approprie semble coïncider avec l'ensemble de ce à quoi le prédicat vrai s'approprie. Il n'y a d'exactitude que si l'on peut dire d'une phrase, d'une pensée, d'une information qu'elles sont exactes. Enfin et surtout, on ne peut dire de quoi que ce soit qu'il est exact que s'il est ramenable à une rencontre réussie.

Ainsi en va-t-il de la mesure exacte, rencontre réussie entre un étalon et une matière. Ainsi de l'observation exacte, rencontre réussie entre un fragment de langue et un *perceptum*. De la traduction exacte, rencontre réussie entre un fragment de langue et le fragment d'une autre langue. De l'édition exacte, rencontre réussie entre un ensemble de caractères écrits et un texte donné. De ces rencontres réussies, qui font l'exactitude, à la correspondance adéquate, qui fait la vérité, la superposition s'opère. Rien donc ne saurait être vrai, s'il est inexact. Tout au plus pourrait-on admettre qu'il est des degrés dans l'exactitude (théorie de l'approximation), alors que la vérité n'admet pas de degrés. Il s'agit donc seulement de faire se correspondre l'un à l'autre un prédicat à nombre indéterminé de valeurs, l'exactitude, et un prédicat à deux ou trois valeurs, la vérité. B-A BA de la philosophie, qui ne manquera pas d'en déduire une morale et une politique. République et Lumières sont là intéressées¹.

Supposons en revanche que la vérité passe par l'inexact. Pour que l'inexact ne soit pas seulement son moyen (ruse de la raison), mais sa substance et sa forme, il faut que la vérité soit disjointe du prédicat « vrai ». Il faut en fait que la vérité ne soit pas un prédicat. C'est ce que donne à entendre la prosopopée lacanienne : la vérité peut dire « je » et plus précisément « je parle », parce qu'elle ne réside pas dans un prédicat qu'on attribue à un dit, mais dans le dit lui-

même en tant qu'on le parle. Si l'indice fragmentaire, le symptôme, le lapsus, l'inversion dialectique peuvent dire la vérité en tant précisément qu'ils manquent aux correspondances exactes, c'est que la vérité n'est pas la correspondance d'un dit à son objet. Elle ne doit rien à l'objet dont quelque chose est dit, elle insiste dans le dit lui-même. Ce qui distingue un dit de vérité d'un autre, ce sont les effets qu'en tant que dit il entraîne : un désordre dans la *doxa*, un mouvement violent dans la pensée, un assentiment qui brusque la déduction. Ne devant rien à l'objet, ce n'est pas de celui-ci que le dit tire ses effets, mais de lui-même en tant que dit de vérité. Si la vérité n'est pas un prédicat, elle est effet de vérité.

À poursuivre ce fil, on sait déjà qu'on entre dans une forêt obscure, que hantent figures inquiétantes et monstres. En témoigne entre autres textes « La chose freudienne », une fois encore, qui articule le discours de la Vérité à une Trinité nouvelle : « marché mondial du mensonge, commerce de la guerre totale et nouvelle loi de l'autocritique ». Quitte à faire la part des choses, à invoquer le monde de l'après-guerre et de la guerre froide (le texte est de 1955), à pointer l'influence délétère de Kojève (de quelqu'un dont l'ambition de philosophe était de se poser en conscience rationnelle de Staline), on ne peut négliger la référence implicitement prise auprès des procès de Moscou ou du pacte germano-soviétique. Lacan au reste ne fait ainsi que retrouver le Brecht du *Livre des retournements* ou le Benjamin des *Thèses sur l'histoire*. Non pas qu'il tienne les épisodes évoqués pour les lieux de la vérité, mais il affirme clairement que la vérité qui parle dans le lapsus, le rêve, le symptôme, a plus à faire avec de tels retournements qu'avec la doctrine classique de l'*adaequatio rei et intellectus*.

Si la vérité est disjointe de l'exactitude, faut-il donc conclure que ses mythes – je veux dire ses mythes platoniciens – sont tissés de cela même qui fait que la *doxa* parle des crimes du XX^e siècle ? Du même mouvement qu'on dit que la vérité parle et qu'il n'y a pas de métalangage, on dit qu'elle se manifeste dans l'inexact ; est-ce dire aussi qu'elle se manifeste dans le retournement incessant du clair en obscur et de l'obscur en clair ? En lieu et place d'Éros, fils de Poros et de Pénia, le procès truqué (voir la *Soif du mal* de Welles) ? En lieu et place de Diotime, la Grande Trompeuse ?

On comprend que d'une telle doctrine Lacan ait immédiatement averti qu'il fallait ne pas la laisser aux mains des canailles. Que celles-ci s'en emparent et il décrit le danger : « laissez les habiles fonder sur la garantie de ma firme à venir le marché mondial du mensonge, le commerce de la guerre totale et la nouvelle loi de l'autocritique ». Difficile de ne pas reconnaître dans cette firme à venir, la psychanalyse elle-même, organisée en ligue : conseillers du Prince frottés de Freud, freudiens qui se frottent aux conseillers du Prince, la vérité modulée en technique de décervelage. L'effet de vérité mesuré à l'aune de l'efficacité et l'efficacité, à l'aune de la domination. En d'autres termes, ce que l'actualité du jour ne cesse de nous proposer. Ne devrait-on pas alors retrouver les accents de Dostoïevsky : si la vérité est disjointe du vrai, elle est disjointe de l'exactitude et si la vérité est disjointe de l'exactitude, tout serait donc permis ? Tout, c'est-à-dire aussi le pire.

– III

Certains de fait ont conclu à l'inévitabilité du pire. Dans ce cas, il n'est que deux possibilités : revenir à la conjonction classique de la vérité et de l'exactitude (par exemple, en revenant à Kant, sans même nécessairement y croire, comme à un idéal qui permettrait de subsister dignement, au désert) ou renoncer à la vérité, pour s'en tenir à l'exactitude. Qui ne voit que certain *Livre noir du communisme* cherche à convaincre chacun de se borner, en matière d'histoire et de politique, à la stricte exactitude des décomptes ? Puisque, insinue-t-on, la Vérité, c'est le Crime, préférons-lui la franchise brutale des chiffres. Quitte à ce qu'un examen plus attentif démontre que l'exactitude peut, elle aussi, devenir une pure forme, dont la substance sera l'inexactitude, tout comme la dévotion peut envelopper l'incroyance. C'est ce qu'il est advenu de Furet, icône de la secte exacte et chroniqueur fort inexact des mouvements marxistes.

Autrement plus digne, la voie foucauldienne : à la vérité, préférer l'exactitude, mais la pousser jusqu'à ce qu'elle aussi produise quelque effet, si fort et si violent qu'il devienne indistinguable d'un effet de vérité. On reconnaît l'enquête-intolérance que Foucault avait inventée à propos des prisons. Il est des réalités, pensait-il, dont il suffit de dire exactement ce qu'elles

sont, pour qu'elles cessent d'être tolérables. Alors, les sujets se découvrent saisis par une passion qui ressemble à la vérité. Agissant en tous points comme si la vérité n'existait pas, tout en se gardant d'affirmer qu'elle n'existe pas, l'enquêteur exact l'a cependant imitée à s'y méprendre. L'exactitude n'a d'effet que parce qu'elle vient à la place de la vérité, laquelle s'est absentée. Un chatoiement à la Genet; ce n'était pas un hasard s'il se joignait alors à Foucault.

Mais quelle est cette exactitude à quoi l'on suppose tant de puissance? Il convient de le déterminer mieux, car l'exactitude est multiple et Foucault le savait mieux que personne.

Réglons d'abord une fausse difficulté. Il est vrai que l'expression « sciences exactes » ne désigne aujourd'hui rien d'autre que les sciences fondées sur la mesure. Comme si la mesure seule pouvait garantir l'exactitude, comme si toute exactitude devait prendre la mesure pour paradigme. Où l'on retrouve le *Livre noir*, qui s'ordonne d'un système de mesure dont le seul étalon serait le nombre de morts : l'autoroute comme unique modèle de la pensée.

Il existe par ailleurs une exactitude de langue, de pensée, d'écriture, de traduction. De manière générale, il existe une exactitude littérale, qui ne recourt pas à la mesure et qui ne lui doit rien. Les premières règles et techniques remontent aux Alexandrins, capables de définir ce qu'*étaient* à leurs yeux un texte exact d'Homère, une écriture exacte de ce texte exact et une interprétation exacte de ce texte exact exactement écrit. En un temps donc où les instruments de mesure faisaient défaut, où du moins leur précision était insuffisante à fonder aucune mesure exacte, les lettrés avaient développé des techniques d'exactitude. Celles-ci conservées à Byzance furent transportées en Occident par le Quattrocento. C'est ce transfert que célèbre Rabelais, c'est cela qu'il reconnaît dans la figure exemplaire d'Érasme.

Deux exactitudes donc, aussi dignes l'une que l'autre, mais sans relation l'une à l'autre? Non pas, mais la relation n'est pas celle qu'on croit. Considérons la décision de Galilée. Lorsqu'il parlait du grand livre de la Nature, il ne marquait pas seulement son adhésion à un modèle démocratien (voir Redondi), il marquait aussi que la Nature était un texte, qu'elle pouvait donc et devait être établie et

interprétée avec la même exactitude que les textes des lettrés. Ébloui comme l'avait été Rabelais par la restauration des lettres, il en tirait une conclusion infiniment plus forte : il fallait que les choses physiques soient soumises aux règles d'exactitude des philologues. Or, la mesure était le seul moyen de littéraliser les objets physiques, en substituant les chiffres et les quanta chiffrés à la rhétorique des qualités. Les chiffres comme succédanés des lettres. Bref, l'exactitude des Sciences leur vient des Lettres et non l'inverse. La mesure n'en est qu'une version dérivée et restreinte.

On serait donc en passe de réduire à rien la différence tant soulignée entre exactitude des Lettres et exactitude des chiffres. L'exactitude littérale étant maîtresse de tout, c'est à elle qu'il faudrait s'arrimer.

Mais le doute pointe immédiatement.

L'exactitude littérale ne comptait tant que parce que certains textes comptaient et ces textes ne comptaient que parce qu'ils disaient la vérité. On retrouve Érasme : qu'il s'agisse d'Homère ou des Évangiles, tout texte peut et doit être établi suivant les mêmes règles; respecter ces règles, c'est atteindre l'exactitude et alors seulement l'on pourra atteindre la vérité que ces textes disent. Il n'y a qu'une seule exactitude, parce que la vérité est une. La vérité est une, puisqu'il n'y a qu'une seule exactitude. Or, Homère et les Évangiles ne comptent plus guère pour nous. La Nature n'est plus pour nous un livre, sinon par métaphore usée. Aux textes qui anciennement avaient pour charge de dire la vérité, nous avons substitué d'autres textes et nous ne supposons plus qu'ils disent la Vérité, ou du moins qu'ils n'en disent qu'une seule. Ils se nomment la Science, ou la Philosophie, ou la Littérature, ou la Politique, ou l'Histoire. Du même coup, l'exactitude littérale n'a-t-elle pas foisonné au point de perdre toute règle? Mais alors, choisir l'exactitude contre la Vérité, c'est ne rien choisir.

Telle n'était justement pas la position de Foucault. De ces textes nouveaux qui sont notre *Iliade* et notre *Odyssee*, notre Bible – Science, Philosophie, Littérature, Politique, Histoire – on supposerait volontiers qu'il s'était voulu à la fois l'Érasme et le Galilée. Affirmant très haut que chacun d'eux était composite, disparate, fait de pièces et de morceaux

infiniment hétérogènes et incompatibles, que chacun, chaque morceau de chacun était soumis aux règles de son exactitude littérale propre, il voulut être aussi celui qui énoncerait le système de cette multiplicité, en établissant que la différence des règles se laissait calculer par un paramétrage. En Foucault, Deleuze avait reconnu un nouvel archiviste ; peut-être était-ce plutôt un nouveau philologue, capable de définir un nouveau type d'exactitude littérale.

Cette exactitude littérale nouvelle est polymorphe, mais non pas foisonnante, puisqu'elle est paramétrée. Il n'y a pas un type unique de l'exactitude, certes, mais cette diversité se laisse distribuer sur une table qu'il est tentant de dire périodique, comme celle de Mendeleev. Chaque savoir est un système d'exactitude, c'est-à-dire un système qui définit sa propre notion d'exactitude, en fonction de quelques paramètres dont la valeur peut varier. En sorte que ce qui est exact pour l'un n'est pas nécessairement exact pour l'autre, mais en sorte aussi que l'on peut calculer la différence – question de paramètres, une *épistémè* donnée étant un ensemble unique de règles permettant d'obtenir d'un seul calcul les paramètres différenciés de plusieurs savoirs.

Voilà l'exactitude qui peut donner lieu à des effets d'enquête-intolérance. À condition seulement qu'une enquête donnée choisisse avec justesse le type d'exactitude littérale le plus propre à entraîner des effets d'intolérance.

Or, il est temps de le souligner, le choix n'a rien d'anodin. Bien entendu, il faut qu'une certaine norme du tolérable soit admise ; mais il y a plus : il faut que les paramètres soient d'ores et déjà fixés qui permettent de déterminer ce qui mérite le nom d'enquête ; il faut que les paramètres soient d'ores et déjà fixés qui permettent de reconnaître pour exacte une enquête donnée ; il faut que les paramètres soient d'ores et déjà fixés qui permettent de reconnaître pour tel un objet d'enquête possible : le nommer, le poser comme existant. Qui décide et comment ?

On soupçonne que dans la décision que les prisons méritent une enquête et que dans cette autre décision que l'enquête suivra les procédures de l'observation anthropologique, il y a un choix du sujet Michel Foucault et que ce choix excède l'exactitude.

Si l'on revient sur la formule de Ranke-Humboldt, qui au XIX^e siècle, fonda l'histoire scientifique : « dire ce qui a eu lieu comme cela a eu lieu », on conclura

qu'elle n'a pas de sens par elle-même ; elle requiert au moins que soient déterminés les paramètres du « comment ». Disons plus : elle requiert aussi que soient déterminés les paramètres de l'« avoir lieu ». Ainsi est-on passé, de nos jours, d'un système de coordonnées où le type de ce qui a eu lieu était la Révolution française (témoins entre mille : Sartre et Lévi-Strauss), à un système où la notion d'avoir lieu fut élargie de manière à inclure bien autre chose que la Révolution française (école des Annales), et de là à un système où la Révolution française est le type même de ce qui n'a pas eu lieu : témoins Furet et Rocard. Les trois systèmes sont aujourd'hui coprésents et chez le même individu parfois. Comment choisira-t-il en termes d'exactitude, puisque l'exactitude elle-même dépend de ce choix ?

À la fin du XIX^e siècle, Mallarmé donnait à entendre que rien du XIX^e siècle n'avait eu lieu : ni 1815, ni 1830, ni juin 1848, ni Napoléon III, ni la Commune. À la fin du XX^e siècle, j'avancerais que le choix décisif est de savoir si le XX^e siècle a eu lieu. *Le Livre noir du communisme*, encore lui, consiste à affirmer que le XX^e siècle se résume à une statistique des morts ; qu'il n'a donc pas eu lieu davantage qu'une autoroute. Certains des auteurs rassemblés là, à ressasser trop indistinctement le nom des camps, laissent entendre que rien n'a eu lieu que des morts, et que par conséquent, rien n'a eu lieu. Donc pas les morts non plus et donc pas les camps. Face à ce négationnisme sophistiqué, autrement plus efficace que le négationnisme vulgaire (celui qui pense qu'il est besoin de nier l'existence matérielle des chambres à gaz pour pouvoir parler et agir en toutes circonstances comme si rien de tel jamais n'avait eu lieu), l'exactitude paramétrée est peu puissante, aussi longtemps du moins qu'un sujet ne décide pas que quelque chose, qu'il nommera, a eu lieu.

– IV

J'avancerai tout d'abord que l'exactitude ne tire son effet, quand elle en a un, que de la décision. J'avancerai ensuite que l'instance de la décision n'est rien d'autre que la vérité elle-même. Celle-ci fait ainsi retour au cœur de l'exactitude. La disjonction se révèle rétroactivement avoir été le premier temps d'un nouage.

Reprenons.

La doctrine de la vérité disjointe de l'exactitude pose que la vérité n'est pas un prédicat. Cela peut se dire aussi : la vérité est un sujet. De là la prosopopée lacanienne, avons-nous dit. Mais la prosopopée est un jeu, qu'il faut savoir entendre. Au-delà du jeu, le fait que la vérité parle en première personne signifie aussi qu'un dit de vérité est toujours dit en première personne, que la langue en réponde ou pas. Qu'il soit en style personnel ou impersonnel, qu'il soit au passé ou au futur, qu'il soit à l'optatif ou au constatif, le dit de vérité est en son fond déclaration en première personne d'un sujet. Il n'y a vérité que d'un sujet qui se déclare, hors prédication, et qui par sa déclaration déplace violemment les dispositions de ceux qui d'aventure l'entendent.

Or, ici les chemins bifurquent. La vérité vagabonde dans l'inexact. Soit, c'est comme ça. Mais ce n'est comme ça qu'aussi longtemps qu'on en reste à la 3^e personne. Car enfin, de ce que ce soit comme ça ne suit pas nécessairement que je sois comme ça. Il appartient au sujet de décider s'il compte jamais advenir en 1^{re} personne et dans ce cas, il lui appartient de décider s'il choisit d'instrumentaliser l'inexact – par le slogan qui mime le Witz, par la dérision qui mime le comique, par les aguets et l'affût, qui miment le hasard. Ce choix porte un nom, c'est celui de la canaille. Il fait de la vérité une firme.

Quand la vérité est disjointe de l'exactitude, c'est sans doute le choix le plus facile. Mais un autre choix est possible : décider que l'on ne ressaisira en 1^{re} personne les vagabondages de la vérité qu'en usant des armes de l'exactitude ; considérer que l'inexactitude de première personne est toujours inutile ; que les rêves, les calembours idiots, les bégaiements de l'histoire, les lapsus de la société ne valent au champ de la vérité que par l'interprétation qui les plonge dans l'espace de l'exactitude.

Car c'est cela l'interprétation : ne dire la vérité, ne l'entendre qu'au régime de l'exactitude. D'autres appelaient cela une analyse concrète ; d'autres appellent une prose. C'est que l'exactitude pertinente est multiple et la révolution de Foucault, comme la révolution galiléenne, n'a pas fini de déployer son processus. Aux gens de bien, aucune dimension de l'exactitude n'est d'avance négligeable – entendons aucune dimension de la très polymorphe exactitude littérale. Rien n'est donc simple pour eux ; autant vaut donc

s'en tenir à une règle simple : ne jamais s'autoriser à prendre l'inexactitude comme moyen d'élection d'un dit.

Précisément parce que la vérité est disjointe de l'exactitude, le choix de l'exactitude n'est pas une nécessité mécanique. Il relève de ce que d'aucuns nomment une éthique.

Sera ainsi obstruée la route très passante qui transforme le vagabondage aux lieux inexacts (fractures du discours, retournements des occasions, surprises de la fortune, irréductibles contingences) en manipulation généralisée. Qui plus est, car nous vivons dans un univers où la vertu est toujours récompensée, le dit de vérité retirera quelque bénéfice inattendu de sa maxime. Se nouant à l'exactitude littérale, il permettra que celle-ci opère des effets – c'est l'intolérance chère à Foucault –, mais en retour, il obtiendra que lui prêtent un minimum d'attention ceux qui pourtant n'ont rien à faire de la vérité. Je songe ici spécialement aux États et aux appareils. Car je tiens que Benjamin Constant avait raison : que les appareils dits politiques n'ont rien à faire avec la vérité (peut-être parce qu'ils n'ont rien à faire avec la politique). Ils ne disent pas la vérité, ils ne l'entendent pas, ils n'y ont pas droit. En revanche, certaines formes d'exactitude ne leur sont pas complètement étrangères ou du moins, ils n'y sont pas toujours insensibles. Alors il faut être pragmatique et pratiquer la ruse de la vérité, autrement plus légitime que la ruse de la raison : inscrire les effets de vérité que les appareils ne saisissent pas, en les faisant passer pour des effets d'exactitude. Le succès n'est pas assuré, mais l'échec ne l'est pas non plus. C'est ainsi que je lis la campagne pour Sofri.

1. Non que la théorie classique n'ait ses paradoxes. Si la vérité se noue systématiquement à l'exactitude, pourquoi ne pas la figurer sous les espèces d'une montre qui donne l'heure ? La vérité sera l'heure exacte, la fausseté, l'heure inexacte. Lewis Carroll montre qu'alors on ne peut échapper à la conclusion : une montre arrêtée donne l'heure exacte plus souvent qu'une montre qui avance ou retarde (d'où l'on conclut que des institutions qui refusent tout changement valent mieux que des institutions qui se réforment : doctrine *tory* de Lewis Carroll lui-même et de bien des intellectuels anglais).

Tarsky résumait la théorie classique de la vérité dans la définition « la proposition *la neige est blanche* est vraie si et seulement si la neige est blanche » et il note qu'une telle proposition n'a aucune supériorité formelle sur la définition « la proposition *la neige est blanche* est vraie si et seulement si la neige est noire » et que seul le respect du consensus autorise à préférer la première définition à la seconde. Pascal n'aurait pas manqué de rappeler que Tarsky était un jésuite.

rencontre

22 h

« La vérité effective de la chose »

Avertissement au lecteur

Ce texte sur la façon dont le républicanisme florentin du XVI^e siècle aborde la question de la recherche de la vérité n'entend pas être un texte d'érudition universitaire. Ce qui est là envisagé se nomme éthique du travail intellectuel, saisie dans l'acte de pensée d'hommes impliqués dans l'histoire de leur temps et qui tentent d'en rendre compte. On est là dans le temps des hommes, dans « cette histoire brûlante encore », pour reprendre la formule de Fernand Braudel qui invitait, pour sa part, à s'en « méfier » (préface à La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, 1949). Or, cette histoire brûlante du temps des hommes – leurs rêves et leurs illusions, leurs réussites et leurs échecs – c'est au fond ce qui m'importe ici. Et il me semble que la tension vers la vérité que je crois déceler chez « mes » Florentins peut nous dire quelque chose sur notre propre façon de rendre compte de notre propre histoire et de notre propre temps.

En une formule du *Prince*, Machiavel résume sa méthode de travail intellectuel : « Puisque mon intention est d'écrire chose utile à qui l'entend, il m'est apparu plus approprié de suivre la vérité effective de la chose que ce qui a été imaginé à son propos » (chap. XV). Que faut-il entendre dans cette volonté de suivre la *verità effettuale della cosa* ? Le terme *effettuale* désigne ici à la fois les « faits » et les « effets » : ce qui s'est passé et ce qui en a découlé : l'histoire et la politique. Ce double sens n'est pas sans conséquences. Il s'agit donc de décrire fidèlement les faits, de s'en tenir aux choses vérifiables (« en se méfiant de la douceur des noms » précisera Francesco Guicciardini, contemporain, compatriote et ami de Machiavel) ; mais aussi de prendre en compte les effets des choses. Certes, cela exclut « ce que l'on a imaginé à propos des choses », cela implique qu'on ne s'en tienne pas aux « noms » fussent-ils doux, mais au contraire que l'on aille voir

par Jean-Claude Zancarini

ce qu'il y a derrière « cette douceur ». Mais la prise en compte des effets suppose que l'on ne puisse pas non plus s'en tenir au simple énoncé de faits vérifiables, à leur accumulation et à leur mise en ordre ; évaluer les effets ne peut se faire qu'en fonction d'une situation politique (les Florentins nomment cela la qualité, ou la condition, des temps), perçue au prisme des « désirs des hommes » c'est-à-dire de leurs propres aspirations, de ce qu'ils estiment être, dans une conjoncture donnée, des nécessités impérieuses ; leur appréciation des « effets des choses » prend donc en compte d'emblée « les choses qu'ils désirent voir avant leur mort » : « la rédemption de l'Italie » (*Prince*, chap. XXVI), « une république bien ordonnée dans notre cité, l'Italie libérée de tous les barbares et le monde libéré de la tyrannie de ces scélérats de prêtres » (Guicciardini, *Ricordi*). Il y a donc dans la dialectique de la recherche des faits et des effets la présence d'une position et d'une aspiration politique et éthique à la fois.

Pour Machiavel et pour Guicciardini, il s'agit d'écrire et de comprendre l'histoire de leur temps – et ce souci de compréhension de l'histoire immédiate les anime à tout instant, qu'ils écrivent à proprement parler « des histoires » ou que leur réflexion prenne la forme de « discours », de « dialogues » ou « d'opuscule » (c'est ainsi que Machiavel parlait de son *Prince*). Mais ce projet d'écriture de l'histoire est éminemment politique. Il s'agit de rechercher la vérité, car c'est une nécessité d'ordre intellectuel et éthique : Machiavel écrit que c'est *l'offizio di uomo buono*, « le devoir d'un homme bon » de faire comprendre à autrui « le bien que la malignité des temps et de la fortune n'a pas permis de réaliser » ; Guicciardini n'a pas d'autre souci quand il écrit, durant les dernières années de sa vie, *l'Histoire d'Italie*. Et cette recherche de la vérité implique l'autre nécessité, celle d'être exact, de dire les choses *in verità* : car il s'agit de comprendre et de faire comprendre « la raison des choses », d'éclairer le champ de bataille, de dire qui sont les amis et qui sont les ennemis ; si on ne le fait pas, « on marche dans les ténèbres avec les mains liées derrière le dos, sans pouvoir éviter les coups », comme l'indique précisément Guicciardini dans une lettre à Machiavel. Il ne s'agit pas, dans ce travail intellectuel, de cacher les difficultés, de masquer les responsabilités, de faire croire que tout est simple et déterminé à l'avance ; il faut au contraire, chaque fois qu'apparaît une difficulté pour juger ou pour délibérer, « avoir sous les yeux les diffi-

cultés de l'un et l'autre parti » (Guicciardini, *Ricordi*).

Cette attitude intellectuelle, fondée sur une dialectique de la tension vers la vérité et de la nécessité de l'exactitude, détermine des choix d'investigation, la volonté d'éclairer d'autres terrains ou d'autres objets que ceux du propos initial : ainsi, alors que son propos est de faire le récit « des choses advenues de notre temps en Italie » (*Histoire d'Italie*, l. I, chap. I), c'est-à-dire des guerres d'Italie, Francesco Guicciardini estime nécessaire de tracer un tableau général de l'histoire du pouvoir temporel de la papauté, parce que, écrit-il, « la matière le requiert » (l. IV, chap. XII). Il n'y a donc pas de chemin tout droit vers la vérité mais des détours, des raccourcis, des chemins de traverse déterminés par les aspirations et les partis pris éthiques et politiques ; il n'en reste pas moins que la volonté de l'atteindre demeure.

Cette historiographie politique florentine est au XVI^e siècle un cas isolé, sans doute lié aux caractéristiques spécifiques du républicanisme florentin. La réflexion sur la façon d'écrire l'histoire est pourtant intense, en particulier dans la seconde partie du XVI^e siècle, avec les penseurs de la Contre-Réforme. On ne s'étonnera pas que ceux-ci aient violemment critiqué la façon de faire de l'histoire et de penser la politique de nos auteurs : *Le Prince* n'a-t-il pas été écrit, selon le cardinal anglais Reginald Pole, « avec le doigt du diable » ? Guicciardini n'a-t-il pas rendu publics les maux de l'Italie, poussé par « sa mauvaise profession de curieux » dans l'intention non « d'y porter remède mais de les rendre publics » (Sperone Speroni, *Dialogo della historia*) ? Le duc d'Urbin ne demande-t-il pas, à ce même Speroni puis à un autre lettré, une révision de *l'Histoire d'Italie* car son père y est présenté sous un mauvais jour ? Car les penseurs de la Contre-Réforme savent, eux, ce qu'est la vérité et qui peut l'écrire : « Personne n'est plus apte à écrire l'histoire que celui qui aime la vérité ; et celui qui l'aime est celui qui la possède ; ce ne peut donc être que le religieux » (*ibid*) : seule compte, à l'époque de la Contre-Réforme, l'expression de la vérité religieuse révélée.

Or, le fondement même de la démarche d'un Machiavel ou d'un Guicciardini était qu'on ne pou-

vait se contenter de s'appuyer sur ce qui était écrit pour comprendre l'époque historique que l'on avait vécue et que l'on vivait. Rien n'était déjà donné, il fallait au contraire partir de l'analyse des faits et des effets pour donner du sens aux événements. Cela impliquait précisément de ne pas penser à partir de « ce qui a été imaginé », de ne pas fonder ses analyses sur les textes antérieurs, de prendre en compte « la façon dont on vit et non celle dont il faudrait vivre ». Cela définit une politique de l'expérience, du « discernement » qui naît de l'expérience et que l'on ne trouve pas dans les livres. Cela ne signifie pas qu'il ne faille pas lire les livres : les connaissances que j'ai acquises, explique Machiavel dans la lettre de dédicace du *Prince*, proviennent de « ma longue expérience des choses modernes et de ma lecture continuelle des choses antiques ». Mais il ne s'agit plus de croire que la seule exactitude des philologues va permettre, en retrouvant la vérité du texte, de remonter à la vérité première, de répondre aux questions qui se posent. C'est aussi au crible de l'expérience, des questionnements issus de l'expérience du présent, que les textes doivent être passés : la polémique contre ceux « qui se sont imaginés républiques et principats que l'on n'a jamais vus ni connus pour vrais » et contre ceux qui parlent « selon une règle » dit clairement le refus du commentaire des textes, de leur interprétation, de l'herméneutique.

Les questions qui sont à résoudre ont en effet des enjeux bien réels : comprendre « la qualité des temps » n'est pas une simple curiosité intellectuelle ; le risque, c'est la disparition même de la cité, ou du moins de sa liberté. C'est ce risque, vécu dans l'urgence, qui pousse à comprendre, à s'employer à faire le récit « des choses advenues en Italie » ou à mettre en évidence la nécessaire articulation de la guerre et de la politique. La présence de ces enjeux a des effets sur la recherche de l'exactitude des faits : c'est en fonction des questions qui se posent que l'exactitude – la « recherche de la vérité des choses » pour le dire avec les mots de Guicciardini – est nécessaire, et parfois, cela ne va pas sans certaines torsions.

La place même que prend celui qui rend compte ne va pas de soi. Machiavel la définit en se comparant

à un peintre : « de même que ceux qui dessinent les pays se mettent en bas, dans la plaine, pour considérer la nature des monts et des lieux élevés et, pour considérer celle des lieux d'en-bas, se mettent en haut, sur des monts, semblablement, pour bien connaître la nature des peuples, il faut être prince et, pour bien connaître celle des princes, il faut être du peuple. » Cette métaphore exprime une tension vers l'objectivité, vers une vision de l'extérieur, qui naît de l'idée que chaque point de vue, chaque perspective n'est qu'une partie de la réalité. Elle n'en exprime pas moins une appartenance, une place de l'intérieur, encore renforcée par l'idée que c'est l'expérience qui permet la connaissance. Il se désigne donc à la fois comme impliqué dans les questions qu'il veut élucider et tendant à s'extraire de cette position, de façon à pouvoir regarder avec le regard extérieur du peintre. De cette situation difficile naît un effort, une tentative qui, évidemment, ne peut toujours réussir.

Il n'est donc pas évident de « dire la vérité » dès lors qu'on abandonne les notions rassurantes de la vérité révélée, de l'herméneutique ou de l'objectivité par profession. Dire la vérité, établir avec exactitude les faits et les effets des choses est un objectif, une visée. C'est la responsabilité de celui qui mène un travail intellectuel d'y tendre, sans illusion, mais avec détermination : c'est là au fond la définition d'une posture à la fois politique et morale. Peut-être, *cum grano salis*, pouvons-nous la nommer « le devoir d'un homme bon ».

rencontre

16 h

Maite Larrauri : « Théorie de la vérité chez Michel Foucault »

Les philosophes français des années soixante semblent par chez nous avoir disparu des consciences. On ne parle plus de Jean-Paul Sartre que pour dire qu'Albert Camus avait raison; quant à Michel Foucault, qui ouvrit tant de champs dans les espaces entre le politique, la philosophie et les grands canevas sociaux, qui se soucie encore de ce qu'il nous apprit?

Les étrangers, heureusement! Ainsi en va-t-il de Maite Larrauri, philosophe espagnole, qui sera, cet après-midi à 16 heures, l'invitée des rencontres de l'abbaye.

Maite Larrauri est née à Valence (Espagne) en 1950. Elle fait ses études de philosophie pendant les années du franquisme, et est expulsée de l'université en 73, suite à ses activités militantes.

Après la mort de Franco, elle participe activement au mouvement féministe.

En 1981, elle assiste aux cours de Deleuze et de Foucault, puis elle travaille aux archives Foucault en 1986.

En 1990, elle obtient son doctorat; sa thèse porte sur la pensée de Michel Foucault.

Agrégée de philosophie, elle enseigne aujourd'hui en lycée et collabore au journal *El País*.

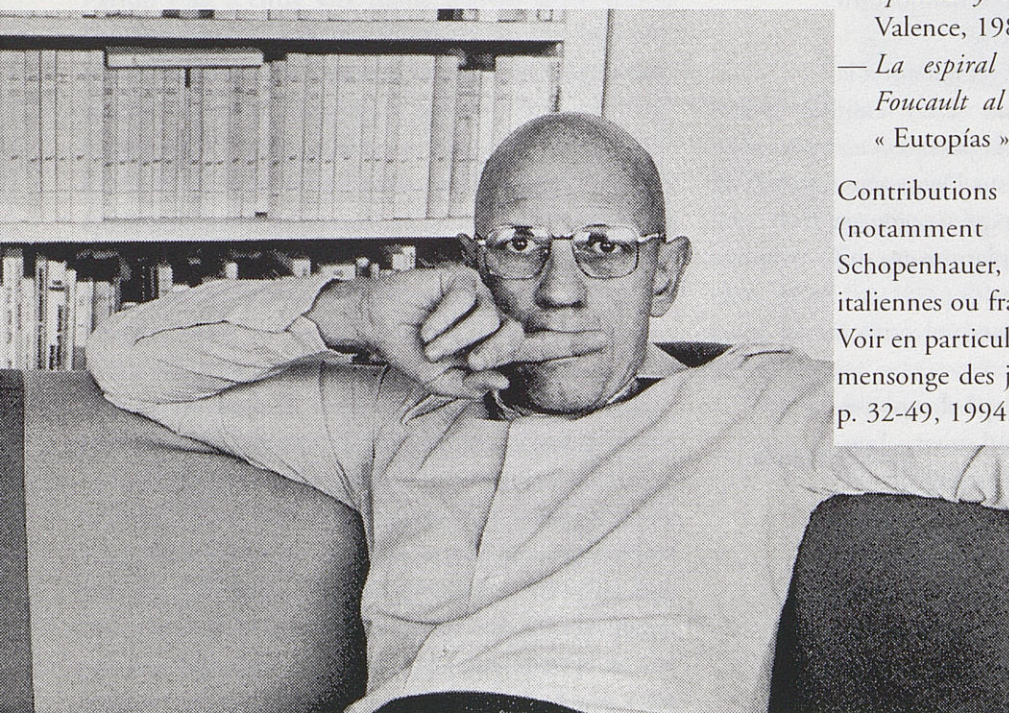
Elle dirige depuis cinq ans, au sein de la Fundació Bancaixa, un séminaire de réflexion sur la différence sexuelle.

Bibliographie

- *Conocer Foucault y su obra*, Dopesa, Barcelone, 1980.
- *Spinoza y las mujeres*, « Eutopías », Episteme, Valence, 1989.
- *La espiral foucaultiana. Del pragmatismo de Foucault al pensamiento de la diferencia sexual*, « Eutopías », Episteme, Valence, 1996.

Contributions à de nombreux ouvrages collectifs (notamment sur Simone Weil, Kierkegaard, Schopenhauer, Spinoza) ou à des revues espagnoles, italiennes ou françaises.

Voir en particulier son article sur Foucault, « Vérité et mensonge des jeux de vérité », *Rue Descartes*, n° 11, p. 32-49, 1994.



rencontre

18 h

Marie-Claire Galpérine, le Banquet, Platon et quelques amis

Lorsqu'au cœur de l'été 1994 naquit cette idée d'organiser, l'année suivante, des rencontres autour du livre, pour tenter d'éprouver ce que nous avions à penser ensemble – avec ceux des nôtres qui refusaient encore de refaire un pas de côté, à l'envers, pour se ranger dans la grande file grise –, deux évidences s'établirent. Ce serait à Lagrasse, où quelques vendanges de révoltes nous avaient réunis, où la belle aventure des éditions Verdier avait pris corps. Et ce serait d'abord autour de la philosophie, et du *Banquet* de Platon, qui nous permettrait de dresser la table des questions. D'ailleurs, cela s'appellerait le Banquet du Livre.

Car quelque temps auparavant, en travaillant à la bibliothèque de la Sorbonne, Benny Lévy était « tombé foudroyé par la limpidité et la pertinence » d'un texte de Marie-Claire Galpérine sur Damascius. Il y avait dans ce travail quelque chose qui ne pouvait que résonner avec les références au platonisme des conspirateurs estivaux.

C'est ainsi que Marie-Claire Galpérine arriva à Lagrasse.

En 1995, sa lecture du *Banquet* – qui devint évidemment un livre au cours de l'hiver qui suivit – bouleversa les marques et les repères qui tentaient de s'inventer dans cette nouvelle aventure. Depuis, chaque année, sa présence et ses travaux ont suffi à entretenir la tension. Y compris dans la deuxième phase des rencontres philosophiques, marquée par l'arrivée de Jean-Claude Milner dont les préoccupations platoniciennes rajoutèrent de la dynamique à leur confrontation.

Bref, Marie-Claire est devenue indispensable à notre paysage.

Voilà pourquoi, lorsque nous avons appris récemment son absence, pour raisons de santé, nous savions que quelque chose manquerait. Marie-Claire Galpérine devait nous proposer cette année « Une lecture nietzschéenne de Dostoïevski », accompagnée par les comédiens Laurent Manzoni et Philippe Morier-Genoud. La lecture demeure, précédée, à 18 heures précises, par une courte intervention de Benny Lévy qui évoquera l'histoire et les enjeux de notre rencontre avec cette philosophie unique et précieuse.

— J.-M. M.

Petit cloître, 18 heures, entrée libre.

comme une orange

Dispositif de paroles...

Chronique bleue...

Cette colonne quotidienne tentera de restituer, à travers une subjectivité particulière, un peu de ce qui s'énonce, s'échange, se noue et se bricole dans le Banquet du Livre.

Comme chacun a pu le constater, ça parle beaucoup au Banquet du Livre, ça cause et ça jacte, ça dit, ça énonce et ça nomme, ça écoute et parfois ça entend. La redoutable conjonction de deux lieux, une librairie et un bistrot juste à la sortie du cloître de l'abbaye, temple officiel des discours, permet à quelques dispositifs de parole singuliers de s'installer. À la librairie, de prime abord, on parle peu. Les clients, souvent nombreux, se promènent beaucoup, heureux de pouvoir toucher les livres étalés sous leurs yeux sans avoir à les extraire de rayonnages en ayant toujours peur de les laisser tomber, de ne pas réussir à les replacer. Parfois l'un d'entre eux jubile d'avoir enfin trouvé l'ouvrage qu'il cherchait vainement depuis deux ans. Mais les clients d'eux mêmes, engagent peu la conversation. « C'est pratiquement toujours moi qui commence dit Vincent, le libraire. Lorsque je sens qu'un livre est fait pour son acheteur, que je sais qu'il devrait appartenir à son univers, là, je lui en parle et je vois le plaisir anticipé de sa lecture éclairer ses yeux. Ce sont ces minutes de bonheur qui justifient ce métier de libraire. » On voit qu'à la librairie la parole est rare, singulière mais essentielle souvent. Le bistrot de l'abbaye est un havre de verdure et de fraîcheur. Il a naturellement ses habitués : tablées de comédiens, passants considérables du Banquet. Il incite aisément à se côtoyer, à se donner rendez-vous, à se mélanger, donc à échanger des mots. Mais ces paroles-là semblent fort volatiles, élusives, hésitant presque à franchir une frontière. « Il y a des clients que je vois tous les jours, que je tutoie après deux ou trois jours, mais je ne sais toujours pas qui ils sont, ce qu'ils font, dit Anne. » Au



bistrot, les paroles sont nombreuses, bruyantes, plurielles mais de surface souvent. On ne va pas au bistrot du Banquet refaire le monde comme à son troquet du bout de la rue. Mais le bistrot est juste à la sortie de la librairie. Chaque jour des dizaines de personnes y vont donc lire tranquillement, dialoguant avec les mots enclos dans les pages. Un autre dispositif de parole, intime et silencieux.

Et c'est ainsi que le Banquet vit.

— Alain Raybaud

cycle vidéo écrivains

15 h

Maiakovski (1893-1930) de Pavel Longuine

Inspirateur de Boris Pasternak, Aragon et Brecht, avant-gardiste radical, futuriste débridé, poète lyrique, rebelle, mais aussi maître du réalisme socialiste, Vladimir Maïakovski est un poète contradictoire. « Dressé comme un géant de bronze » sur les places de Russie, puis déboulonné, il s'est suicidé le 14 avril 1930, à l'âge de 37 ans, et reste aujourd'hui une des figures tragiques de ce siècle.

Pavel Longuine s'attache dans ce film à rendre justice au poète et à démêler vérités et mensonges d'une vie devenue légende. Maïakovski est né le 7 juillet 1894 dans le village de Bagdadi en Géorgie. À la mort du père, la famille, réduite à la misère, s'établit à Moscou où Maïakovski adhère en 1908 au parti Bolchevik. Un emprisonnement de onze mois le persuade qu'il faut être cultivé pour servir la révolution ; il entre en 1910 aux Beaux-Arts, se lie à un groupe futuriste et devient une des figures de la bohème moscovite, vouant les auteurs classiques aux gémonies. Il découvre sa vocation au contact du poète Khlebnikov, « un génial réformateur de la langue russe ». En 1914, sa rencontre avec Lili Brik, la sœur d'Elsa Triolet, bouleverse totalement sa vie. Il lui dédie *Nuage en pantalon* et compose pendant les années de guerre, *La guerre et le monde* et *l'Homme*. La révolution des Soviets l'absorbe ; il fait de son art un instrument politique mais, révolutionnaire et dissident dans l'âme, l'homme Maïakovski est en conflit avec le poète. Il écrit pour la propagande et publie des œuvres intimes *J'aime* (1922), *Sur ça* (1923) et deux grandes pièces de théâtre, *La Punaise* (1929), *Les Bains* (1930). La rupture avec Lili, en 1925, le mène à New York, puis Paris. En 1930, il se suicide à Moscou, laissant ces mots : « La barque de l'amour s'est fracassée contre le quotidien... Comme on dit, l'incident est clos... ».

— Florence Jammot

cycle vidéo documentaires

17 h

Chili, la mémoire obstinée de Patricio Guzman Chili 1956

« Nous sommes comme un cimetière où dorment tous ceux que nous étions, mais ceux que nous étions ne sont pas morts car ils se réveillent à la moindre évocation. » (Ernesto Malbran, ami de Patricio Guzman).

La mémoire obstinée, c'est celle de Juan qui annula son mariage, le 11 septembre 1973 au matin, « parce que, avait-il dit à sa fiancée, il y a un problème ». Le bombardement du palais de la Moneda par l'armée chilienne était en train de mettre brutalement fin au gouvernement d'Unité Populaire du président Salvador Allende. Juan s'est battu, les armes à la main. Il revient vingt-trois ans plus tard sur les lieux, déguisé en assistant, et se souvient. À l'époque, dans ce même palais, Patricio Guzman rencontrait souvent Juan. Il tournait *La Bataille du Chili*, vaste document qui raconte un an d'Unité Populaire et qui n'a jamais été montré dans son pays. Comme Juan, Patricio est un survivant. Il revient avec son film pour réveiller une mémoire occultée par vingt ans de dictature et d'informations mensongères. *La mémoire obstinée*, c'est aussi celle d'Ernesto Malbran, d'Ignacio Valenzuela, l'oncle de Patricio Guzman qui, au péril de sa vie, avait caché les bobines de *La Bataille du Chili*, alors que son neveu était détenu dans le stade de Santiago, celle d'Alvaro Underraga, de Pablo Perelman, de José Balmes, d'Isidro et Manuel, les gardes du corps d'Allende, d'Helena sa femme de chambre, de Carmen Vivenca qui a perdu cinq membres de sa famille, « disparus », d'Hortensi Buci, la veuve de Salvador Allende, de Rodolfo Muller, cet exilé allemand qui fuyait le nazisme, père de Jorge Silva Muller, le cameraman de *La Bataille du Chili*, disparu dans les chambres de torture de la Villa Garibaldi. « Recordar, se souvenir, c'est repasser par le cœur pour s'éveiller. » Patricio Guzman est allé montrer *La Bataille du Chili* à des étudiants. À la fin de la projection, tous étaient en larmes, éveillés à un rêve qu'ils n'avaient pu imaginer.

— F. J.

cycle vidéo documentaires

16 h

cinéma aux étoiles

21 h 30

Vie et mort des langues

1. Le grec et le latin

de Paule Zajdermann

Toute langue est porteuse d'une culture, d'une civilisation. Ceux qui la parlent ou la revendiquent comme leur la voudraient pleinement autochtone, surgie en un lieu, issue depuis toujours de la nuit des temps. L'excellente série documentaire dont on verra aujourd'hui les deux premiers volets, insiste, au contraire, sur la vie nomade des langues, sur l'importance déterminante de leurs rapports avec les langues des voisins, amis et ennemis, et sur le fait que, le plus souvent, la langue des autochtones vient d'ailleurs. Au début du deuxième millénaire, des envahisseurs indo-européens venus occuper ce qui deviendra la Grèce ont supplanté la civilisation crétoise autochtone. La langue des Mycéniens s'impose aux peuples conquis et quand le monde mycénien périclité, naissent les Cités grecques où fleuriront un type nouveau d'organisation politique et la philosophie, dans une langue dont l'écriture est fixée dans un alphabet phonétique emprunté aux Phéniciens. Quelques siècles plus tard, quand l'Empire macédonien de Philippe et d'Alexandre en aura fini avec l'indépendance des Cités, c'est un vaste monde, marqueté d'une bigarrure de langues, qui adoptera une forme commune du grec pour nourrir sa vie intellectuelle. Quand les romains succèdent aux Grecs dans leur domination du monde méditerranéen, le grec meurt et revit à la fois. Sa forme classique laisse la place à ce qui deviendra la langue parlée par les Grecs d'aujourd'hui. Mais elle a resurgi entre-temps pour nourrir à nouveau l'Europe savante, cette fois comme une langue « morte ».

C'est par ce thème de la langue « morte » que Pascal Quignard commence sa réflexion sur le latin. Car il faut dire que tout l'intérêt de ces documentaires, outre la qualité de leur information, c'est qu'ils sont habités. Le grec par Jean-Pierre Vernant, si l'on peut s'exprimer ainsi, et le latin par Quignard. On sait la passion de ce dernier pour le silence, lui qui fut privé deux fois de la parole. Il nous la fait partager ici en nous invitant à explorer ces deux langues du silence que sont une langue morte et la littérature.

— D.B.

La vérité du jeu : le jeu de la vérité

De *Paris nous appartient* (1961) à *La Bande des quatre* (1988), les personnages-acteurs de Jacques Rivette n'ont jamais cessé de douter... Comme pour s'écarter quelque temps de ces personnages qui cherchent des preuves pour établir une vérité, Rivette compose en 1993 et en deux tableaux le portrait d'une anti-héroïne qui possède une vérité sans preuves : Jeanne d'Arc, à laquelle il donne les traits assurés de Sandrine Bonnaire.

Entre ces deux films, si dissemblables et pourtant si achevés, Rivette revient à la forme dans laquelle il excelle, celle du film en train de se faire, qui tire sa vérité de son élaboration. La méthode Rivette : un cinéma « les yeux bandés » où le motif se dessine au jour le jour et où chacun, actrices, acteurs, scénariste, apporte son secret. *Haut, bas, fragile* est de cette veine-là, enchanteresse et mélancolique, à laquelle, par goût du risque, le metteur en scène ajoute danses et chansons.

La comédie musicale ainsi donnée déroute, dérange parfois. Une beauté un peu froide, fragile à coup sûr, sert le regard qui découvre les corps. Corps d'acteurs, d'actrices, parfois ingrats, maladroits, émouvants pour une chorégraphie en quelque sorte surincarnée. « La vie vivante : étonnant comme on pourrait, on aimerait vivre dans le film. Pas pour s'identifier aux personnages – impossible de s'identifier, et pourquoi? – sans doute simplement parce qu'ils bougent sans arrêt, et ce serait là le secret de la bonne distance. » (Leslie Kaplan, dans les *Cahiers du Cinéma*).

— Christian Thorel

Haut, bas, fragile (1995) de Jacques Rivette avec Laure Côte, Marianne Denicourt, Nathalie Richard, André Marcon, Bruno Todeschini, Anna Karina, Enzo Enzo.

atelier

Écrire en atelier

« Construire la biographie écrite d'un personnage, trouver les images qui se sont incrustées en nous, et le chemin qui les organise, dans le souvenir complexe qu'on en a. » C'est la règle que François

Bon a fixé aux nombreux participants de l'atelier qu'il a animé à Lagrasse autour de l'écriture de Claude Simon.

« À partir du début des *Géorgiques*, une suite récurrente de phrases avec un "il" et un verbe au présent. »

Voici trois exemples des textes écrits à l'issue de ces deux matinées.



Il va et vient dans la chambre sombre. C'est la chambre où elle respire encore qu'elle a retapissée avec son plus jeune fils. Elle aime tellement ces fleurs bleues. Il entrouvre la lucarne qui donne sur la cour. Il voit le mur, gris, crépi, propre. Il voit le vide de la cour. Il promène ses doigts sur le bleu de ses veines. Elle dort. Il a quatre-vingt-dix ans. Il attend au premier étage de cette maison achetée il y a trente ans sous les arcades de la place de Lisle-sur-Tarn, la plus belle place de Midi-Pyrénées, les vignes. Il fait tourner la chevalière entre ses doigts. Il la voit, blanche et calme, vivante, à peine. Il l'a rencontrée en 1928, petite et grise, déjà. Il porte le chapeau, fier et beau comme l'italien qu'il est. Il est vigneron. Il boit. Il la bat. Il part et il revient. Il va et vient dans la chambre sombre. Il a huit ans. Le hareng pend au plafond de la cuisine. Il y frotte un morceau de pain. Il le dévore. Il a faim. Il a peur. Il a froid. Il ne parlera jamais de ses années de guerre. Il ne voudra jamais. Il a eu, tous les matins de sa vie, ses vêtements propres et repassés sur le dossier de sa chaise. Il la regarde. Elle dort. Il n'a pas pleuré quand elle a disparu. *Laurence Gatti.*

Il a cinq ans, il est blond. Il est heureux dans une famille heureuse une ville heureuse là-bas loin de France dans un pays calme. Il a soixante ans, le corps disloqué, la démarche douloureuse. Il est à Paris. Il publie à dix-huit ans un recueil de poésies libres, originales, déjà ésotériques. Il souffre dans son corps, son âme, sa femme vient de se suicider. À vingt-trois ans, il a fui sans argent son pays devenu dictatorial, il craint les bombes, l'emprisonnement arbitraire, les violences. Il est pauvre, il travaille trente ans dans une langue qu'il a dû apprendre, surveille comme répétiteur les devoirs des enfants des riches qu'il déteste. À la caisse d'un restaurant universitaire, il rencontre toutes sortes d'étrangers, des Français aussi, des gens qui sont libres, heureux ou comme lui exilés à vie, loin du pays de l'enfance. Déraciné, il erre inlassablement dans Paris. Il écrit dans sa langue maternelle plusieurs heures la nuit des poèmes que personne ne lit, du moins le croit-il. Il scrute les yeux des passants, des insoumis. Il veut assimiler leur souffrance. Sa femme est morte. Il n'est plus qu'un mort vivant. Il se réfugie en Chine. Il ne parle pas, il écoute, il médite. Son cœur est en cendres. Il a quarante ans, il s'enflamme, croit pouvoir revivre. Son âme vibre, son corps semble se réveiller. Tout est perdu, cet amour s'enfermera dans un coffre-fort imprenable. Il est mort, il écrit, il ne fera plus qu'écrire. *Marianne Venisse.*



Il a vingt et un ans. Il est conducteur dans un régiment d'artillerie. Il est à Carcassonne. Il attend l'ordre de départ. Se fait photographier. Rejoint son régiment en Avignon. Il monte dans un wagon à bestiaux. Il a soixante-dix-sept ans. Il est étendu dans son lit. Son visage est pâle. Ses yeux sont ceux de l'absence. Il remonte un drap blanc sur son menton. Il gémit. Il traverse le champ de bataille. Il tient son cheval par la bride. Il veille sur son chargement d'obus. Il essuie une tempête de feu. Le regard fixe. Il ne quitte pas des yeux la batterie d'en face. Il se couche. Se relève. Passe entre les bombes. Se jette dans un trou. Attend. Repart. Hésite. Il a peur. Il demande de l'eau. Son lit est mouillé. Il boit peu. Sa main tremble. Sa voix tremble. Il n'a plus de voix. Il râle. S'endort. Se réveille. Se rendort. Il s'est perdu. Il tire sur la bride de son cheval. Revient sur ses pas. Il scrute l'horizon. Il ne voit plus rien. Il est pris de panique. Un épais nuage l'emprisonne. Il entend hurler. Il voit des jambes arrachées. Des corps sans tête. Essaie de les éviter. Il ne peut pas. Il marche sur eux. Il écrase des morts. Sa main saigne. Son pantalon est déchiré. Sa cuisse gauche saigne. Il jure. Il est arrivé à Lens. Il se recroqueville dans sa capote. Il s'endort sur le quai. Attend les ordres. Marche en direction d'Aix-Noulette. Regarde la colline. Entend le canon. Repère les chemins dans

les bois. Il a froid. Il sent l'urine de cheval. Il a acheté des cartes postales. Le soir, il lui écrit. La santé est bonne. Il écrit au crayon. Il ressasse. Santé bonne. Bonne santé. Il ne dit pas un mot de la guerre. Il écrit d'une main tremblée. Son cheval est beau. Il en est fier. Il dit qu'il a du courage. Et qu'il reviendra pour les vendanges. Il me prend par la main. M'aide à me hisser sur le siège du tracteur bleu. J'ai peur. Il m'assied entre ses jambes. Je tremble. Il pose ses mains sur le volant. Tourne un bouton. Un voyant rouge s'allume. Je pleure. Il ne sent plus son corps. Il tombe. Mord la terre. Il repousse le drap blanc de son lit. Il a chaud. Il a froid. Il a soif. Il ne sait plus. Ne reconnaît plus personne. Il n'a plus peur. Il va mourir. *Serge Bonnery.*

héliot



Une semaine en orgue à Lagrasse

En attendant les concerts-lectures, l'organiste Jean-Pierre Lecaudey proposait hier en l'église Saint Michel un grand concert d'ouverture



L'orgue de Lagrasse est un superbe exemple d'orgue romantique, et l'essentiel du programme choisi par Jean-Pierre Lecaudey était consacré à des œuvres destinées à cet instrument qui, vers 1850, ménagea la transition entre l'orgue classique et la démesure de l'orgue symphonique (ce dernier, représenté par un extrait de la *6e symphonie* de Charles-Marie Widor). Le programme, servi avec une grande sensibilité et une technique sans faille, mêlait avec un bel équilibre des œuvres bien connues et d'autres beaucoup plus rares. Si les sorties de messe de Lefébure-Wély, qui permettaient aux bourgeois du siècle dernier de retrouver leurs airs d'opérette favoris – une ambiguïté tolérée par un clergé avant tout soucieux de remplir les églises – font sourire aujourd'hui, leur virtuosité permet à l'instrumentiste de prouver sa maîtrise, et Jean-Pierre Lecaudey n'y a pas failli. D'un tout autre niveau sont les *Trois pièces op. 29* du merveilleux Gabriel Pierné, superbement interprétées, ou encore ces *Naiades* de Louis Vierne nageant sensuelle-

ment dans leurs ondes chromatiques, l'une de nos plus belles surprises de ce dimanche. Parmi les autres œuvres trop rarement jouées, citons celles de Guillaume Lasceux (1740-1831), choisi pour illustrer la fin de l'orgue classique. On a aussi aimé réentendre trois des chorals du dernier opus de Brahms, ou encore le fameux *Prélude, fugue et variation* de César Franck : son exécution, sur un tempo un rien plus vif que d'ordinaire, préludait au concert que Jean-Pierre Lecaudey consacrera dans les jours qui viennent à l'illustre organiste de Sainte-Clotilde, dans le cadre d'une série de quatre auditions commentées d'œuvres majeures du siècle dernier (chaque soir à 19 h 30).

— Jean-Yves Masson

Lundi : César Franck.

Mardi : Charles-Marie Widor.

Mercredi : Louis Vierne.

Jeudi : César Franck.

Chaque soir à 19 h 30,
église Saint Michel, entrée libre.

Exposition *Don Quichotte* à la mairie

Le marché des potiers est, à Lagrasse, un des rendez-vous importants de l'été. Fin juillet, l'association *La Barbotine* a réuni dans le village plus d'une quarantaine de potiers, venus de toute la France. Deux semaines avant le Banquet, l'association avait proposé à ses invités d'illustrer, dans une création originale, la grande geste de *Don Quichotte*.

Le résultat, une trentaine d'œuvres très diverses et souvent très originales, est exposé jusqu'au 17 août dans la grande salle du premier étage de la Mairie de Lagrasse, au cœur du village. *Entrée libre*.

Franz Kafka

La vérité sur Sancho Pança

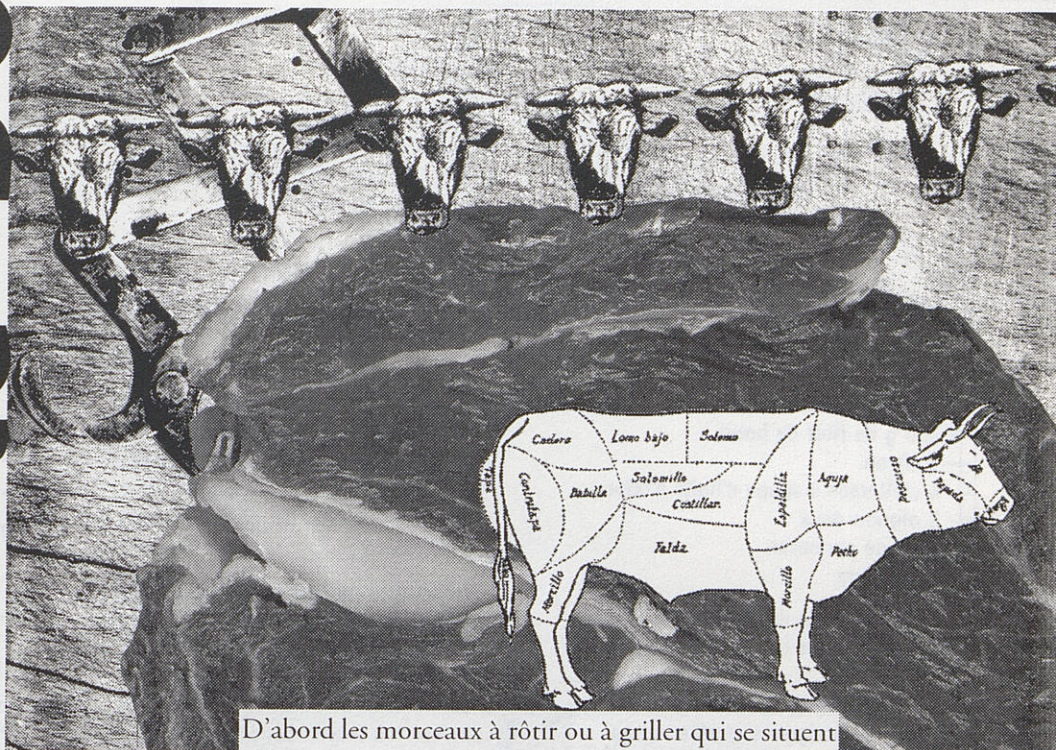
Sancho Pança, qui ne s'en est d'ailleurs jamais vanté, réussit au cours des années, en dévorant des histoires de brigands et des romans de chevalerie pendant les nuits et les veillées, à détourner entièrement de soi son démon.

Il fit si bien que celui-ci – qu'il appela plus tard Don Quichotte – se jeta désormais sans frein dans les plus folles aventures : elles ne nuisaient à personne faute d'un objet prédestiné qui aurait dû être précisément Sancho Pança.

Sancho Pança, peut-être mû par certain sentiment de responsabilité, Sancho Pança, qui était un homme indépendant, suivit calmement Don Quichotte dans ses équipées et en tira jusqu'à son dernier jour une grande et utile distraction.

Franz Kafka, *La Muraille de Chine*

Le bœuf



D'abord les morceaux à rôtir ou à griller qui se situent à l'arrière du bœuf : le filet, d'une tendreté rare et qui, à la sauce madère, est un mets exceptionnel ; le faux-filet, moins cher et très savoureux, l'entrecôte, le rumsteck, la culotte, la tranche, le gîte à la noix. Ensuite les morceaux à braiser : la tranche, le paleron, l'entrecôte parfois donnée en première catégorie ainsi que l'aiguillette, la bavette d'aloiau utilisée en bifteck ; les côtes avec os, la macreuse, le talon de collier, le gîte. Enfin, les morceaux utilisés en pot-au-feu, en potée ou qui donnent d'excellents bouillons et consommés.

En ce qui concerne les abats, foie et cœur peuvent être utilisés en brochettes, les rognons font l'objet d'excellents accommodements ; quant à la langue, elle est très appréciée ainsi que toutes les parties de l'estomac qui entrent dans la composition des tripes. La cervelle, en revanche, n'est pas consommée.

La viande hachée demande une grande vigilance et doit être apprêtée sans attendre. N'en achetez que chez un boucher de confiance.

Une viande de bœuf de bonne qualité est rouge vif, brillante, son odeur discrète et agréable. Elle ne doit pas suinter, ni laisser couler de sang, preuve qu'elle a été conservée dans de mauvaises conditions.

Sa graisse, presque blanche, forme parfois un réseau très fin dans certains morceaux tels l'entrecôte ou l'aloiau ; c'est une viande persillée qui sera excellente grillée.

Quand le bœuf est de bonne qualité, il est particulièrement savoureux et se cuisine de multiples façons qui correspondent généralement aux différentes catégories de viande qui se distribuent suivant certaines découpes de l'animal.

Celles-ci varient selon les pays et même selon les régions. Toutefois, on s'accordera sur 3 catégories.

par Sabine Minard
et Colette Olive

recettes

Le carpaccio au citron

- Pour 4 personnes
- 200 g de roquette
 - 250 g de filet de bœuf
 - 1 citron
 - 4 cuillerées à soupe d'huile d'olive
 - 1 oignon doux
 - 60 g de parmesan
 - sel, poivre

Placer le morceau de viande dans un sac de congélation et le placer 1 heure au congélateur.

Laver et essorer la salade.

Préparer la vinaigrette et réserver au frais.

À l'aide d'un couteau économe, détailler le parmesan en copeaux.

Retirer le filet du congélateur et le trancher en très fines lamelles.

Huiler le fond de chaque assiette.

Disposer la viande et badigeonner avec l'huile qui reste.

Assaisonner la roquette, ajouter l'oignon et mélanger.

Répartir les copeaux de parmesan sur le carpaccio, saler, poivrer.

Présenter avec des tranches de citron et la salade.

La queue de bœuf braisée

- Pour 6 personnes
- 2 queues de bœuf coupées en tronçons par le boucher
 - 125 g de jambon cru
 - 1 carotte
 - 3 oignons
 - 750 g de tomates
 - 1 branche de céleri
 - 3 brins de persil
 - 1 cl de vin blanc sec
 - 2 cuillerées à soupe d'huile d'olive
 - 1 cuillerée à soupe de pignons
 - 2 cuillerées à dessert de raisins de Corinthe
 - 1 pincée de noix de muscade
 - sel, poivre

Laver les tronçons de viande, les mettre dans un faitout, les couvrir d'eau froide.

Éplucher la carotte, laver le persil, les mettre dans le faitout, saler, faire

chauffer jusqu'à ébullition et laisser cuire sur feu moyen pendant 1 h 30.

Bien égoutter et conserver le bouillon qui peut faire un excellent potage.

Peler les oignons et les hacher finement. Nettoyer le céleri, le couper en dés. Détailler le jambon en petits cubes.

Peler et épépiner les tomates, les hacher.

Mettre l'huile à chauffer dans une casserole, y faire revenir oignons, céleri et jambon pendant 5 minutes. Ajouter les tronçons de queue, laisser cuire 10 minutes.

Mouiller avec le vin, laisser évaporer, incorporer alors les tomates, le poivre, la muscade et le sel.

Couvrir et faire cuire calmement pendant 1 heure environ.

Ajouter alors les pignons et les raisins.

Laisser cuire encore une dizaine de minutes et servir.



Les entrecôtes à la moelle

- Pour 4 personnes
- 2 entrecôtes de 2 cm d'épaisseur (350 g chacune)
 - 2 os à moelle
 - 2 échalotes
 - 1 verre de vin rouge
 - huile d'olive
 - sel, poivre

Hacher les échalotes finement.

Allumer le four à 270° (thermostat 9).

Préparer une bonne braise pour faire griller la viande.

Envelopper chaque os dans une feuille de papier aluminium, mettre 15 minutes dans le four chaud.

Placer les entrecôtes sur le gril, au-dessus des braises vives : les cuire environ 5 minutes de chaque côté.

Les saler et les poivrer à mi-cuisson.

Lorsqu'elles sont cuites, les poser sur le plat de service qu'on aura mis à chauffer. Les tenir au chaud.

Dans une poêle avec un fond d'huile, mettre le hachis d'échalotes à blondir à peine, ajouter le vin et sur feu vif, faire réduire de moitié 5 à 6 minutes.

Pendant ce temps, sortir les os de leur enveloppe, retirer la moelle, la couper en morceaux.

Présenter les entrecôtes surmontées des tranches de moelle et nappées de sauce à l'échalote.

Servir très chaud.

départez un plat, qu'il soit nouveau ou ancien, itinéraire principal et faites attention au goût. Il faut jusqu'à une table d'orientation, mais il est mieux d'être par la famille. L'ancien est mieux, mais il faut se perdre, qu'il soit ancien ou moderne.

et les nouveaux d'orientation, mais il faut se perdre, qu'il soit ancien ou moderne. L'ancien est mieux, mais il faut se perdre, qu'il soit ancien ou moderne.

Le bœuf en gelée

Pour 6 personnes

- 1, 8 kg de bœuf à braiser piqué de lardons fumés
- 1 pied de veau fendu en 2
- 2 couennes de porc fraîches
- 1 os de veau
- 1 kg de carottes
- 12 petits oignons
- 1 bouquet garni
- 3 grains de genièvre
- huile d'olive
- sel, poivre

Peler les carottes, les couper en rondelles. Éplucher les oignons. Mettre 3 cuillerées à soupe d'huile à chauffer dans une cocotte. Y faire dorer le morceau de viande sur feu vif 7 à 8 minutes.

Ajouter ensuite l'os, le pied de veau, le bouquet garni, et de l'eau pour recouvrir la viande. Saler, poivrer. Mettre sur feu vif jusqu'à ébullition, puis laisser cuire à petits bouillons pendant 1 h 30 en cocotte couverte. Incorporer carottes, oignons, genièvre. Couvrir et cuire encore une heure. Laisser refroidir 1 bonne heure, puis retirer la viande, le pied de veau et les couennes.

Tapiser un plat creux avec les carottes. Découper la viande en tranches régulières, en recouvrir les carottes, arroser avec la sauce de cuisson, mettre au froid pour faire prendre en gelée. Renverser sur le plat de service et découper des tranches pour chacun des convives.

Accompagner d'une salade de roquette aux noisettes fraîches assaisonnée d'une vinaigrette à l'huile de noix et au citron.

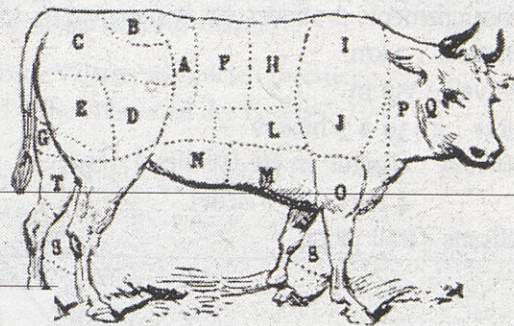
Les alouettes sans tête

Pour 4 personnes

- 4 minces tranches de rumsteck
- 1 tranche de ventrèche de porc de 1 cm d'épaisseur
- 1 œuf
- 2 gousses d'ail
- 4 tomates
- 1 oignon
- 1 carotte
- 100 g d'olives vertes
- 2 cuillerées à soupe d'huile
- 15 g de beurre
- persil, sel, poivre

Faire bien aplatir les tranches de bœuf par le boucher, elles doivent être plus longues que larges.

Faire durcir l'œuf et l'écaler après l'avoir passé à l'eau froide. Partager la ventrèche en 4 morceaux. Hacher ensemble l'ail et une poignée de persil, en saupoudrer les tranches de viande. Partager l'œuf en quatre quartiers dans le sens de la hauteur, mettre un quartier d'œuf et un morceau de ventrèche au milieu de chaque tranche de viande. Saler peu, poivrer davantage, rouler le tout en paupiettes et ficeler. Dans une cocotte, faire chauffer l'huile et le beurre à feu moyen, ajouter les paupiettes, les faire revenir en les tournant souvent pendant 7 à 8 minutes. Joindre l'oignon émincé, les tomates grossièrement concassées, la carotte coupée en dés et les olives dénoyautées et blanchies auparavant. Laisser cuire à tout petit feu pendant 1 heure 30 en rajoutant un peu d'eau s'il en manque. Déficeler les alouettes, les disposer dans un plat et les servir entourées des légumes de la cocotte.



Les filets de bœuf au couscoussier

Pour 4 personnes

- 4 tranches de filet de bœuf
- 2 navets
- 2 carottes
- 1 branche de céleri
- 3 gousses d'ail
- thym, sarriette
- sel, poivre
- beurre

Porter à ébullition un couscoussier rempli d'eau parfumée avec le thym et la sarriette et bien poivrée. Disposer sur la grille les légumes coupés en fins bâtonnets et les laisser cuire environ 20 minutes selon leur épaisseur. À ce moment-là, ajouter les tranches de filet préalablement salées et poivrées. Au bout de 10 minutes, la viande est cuite saignante. La servir aussitôt entourée des légumes et accompagnée de beurre frais.



Entre la Jasse et les Caunes

Renseignements pratiques sur le parcours

Longueur : 7 km

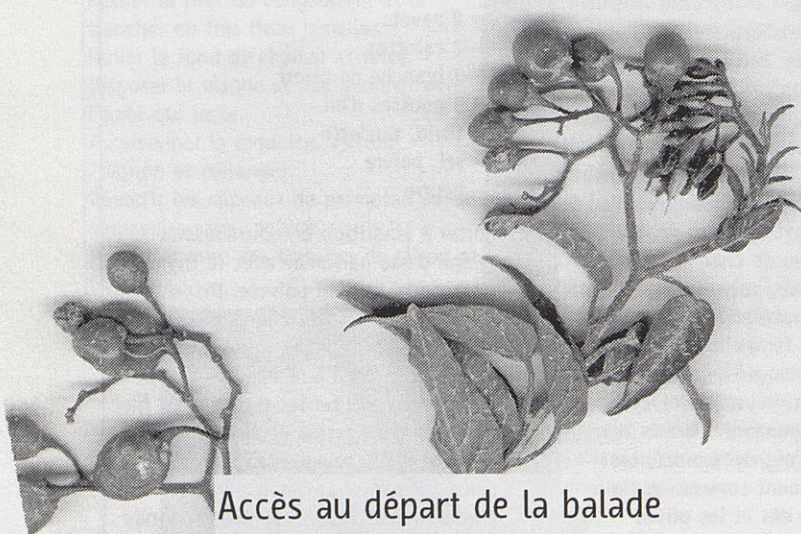
Dénivelé : 150 m

Durée : 2 h 30 à 3 heures

Difficulté : chaleur en été (sentier à découvert,
à faire à la fraîche)

Balisage : trait jaune

Un sentier à remonter le temps... et ça marche ! Depuis l'homme préhistorique qui s'essayait à inventer le feu dans sa grotte jusqu'aux bergers du siècle dernier qui arpentaient les garrigues, venez revivre quelques instants du temps passé. Un sentier vivant entretenu et imaginé par un habitant passionné de Tournissan, Francis Lastenouse. Une balade « coup de cœur ».



Accès au départ de la balade

Rendez-vous à Tournissan, petite commune située à 8 km de Lagrasse. Prenez la route de Saint-Pierre-des-Champs et au carrefour de Borde-Rouge, empruntez à gauche la départementale D3 en direction de Narbonne. Stationnez dans le village et rejoignez la place aménagée.

Description de l'itinéraire

Créé par le Pays d'Accueil du Lézignanais et du Canal du Midi, un petit panneau d'information marque le départ du sentier sur la place du village. Il suffit d'emprunter le petit chemin de la passerelle vers le nord pour sortir du village. Un peu plus haut, traversez la route et continuez en face par un chemin desservant le vignoble. Arrivé au lieu-dit « les pins de Mary », montez par la piste ravinée qui passe sous la ligne électrique juste avant de filer à gauche sur un petit sentier qui s'enfonce dans les pins. Appréciez alors les senteurs résinées de la pinède surchauffée en été, qui se mélangent subtilement aux multiples parfums de la garrigue tandis qu'un concert de cigales résonne intensément alentour. Cheminez plus loin sur un sentier rocailleux à flanc de colline, qui serpente jusqu'à la combe des Crémades (lieu torride comme son nom l'indique). Passez devant une ancienne carrière de pierre à chaux. Plus loin, un petit aller retour à gauche vous permet de descendre jusqu'à d'anciens fours à chaux dans la combe.

Le four à chaux artisanal

Les fours à chaux sont extrêmement nombreux dans cette région calcaire des Corbières. Bien que d'une utilisation très ancienne, bon nombre d'entre eux ont fonctionné du XVII^e au XIX^e siècle. Les fours à chaux sont du type « four intermittent à longue flamme ». Adossés à un talus ou une falaise, ils permettaient le chargement des pierres calcaires par le haut. Le feu était alimenté par une ouverture basse, au niveau d'un chemin. La chaux s'obtenait par la calcination de roches calcaires (pierres à chaux) à des températures avoisinant les 1 000 °C. Chaque cuisson nécessitait une consommation importante de bois de chauffage. La chaux ainsi produite servait en grande partie à la maçonnerie.

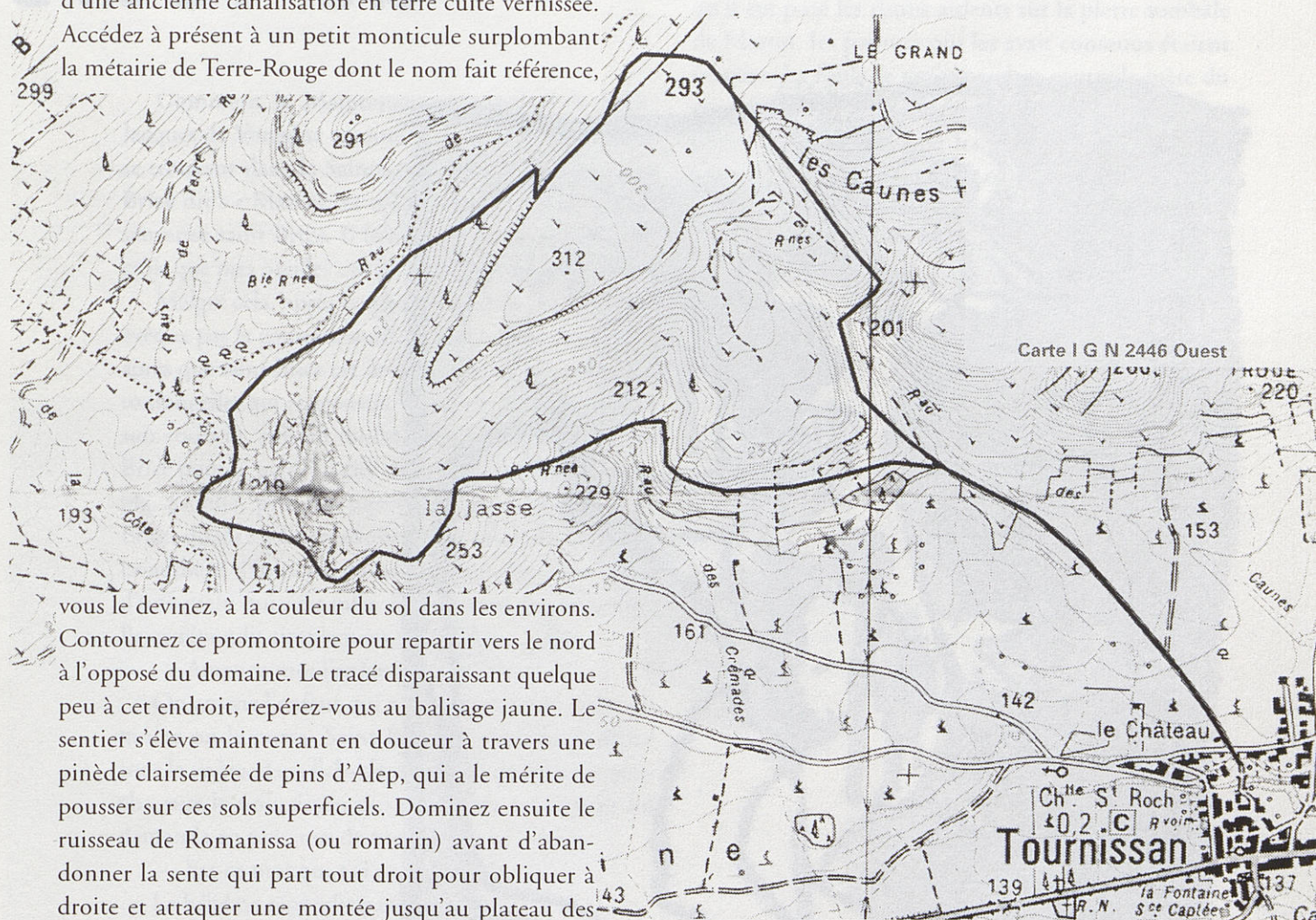
Poursuivez votre chemin pour rejoindre ensuite les ruines de la bergerie de la Jasse où quelques moutons solitaires sont jalousement gardés par un berger débonnaire et son fidèle chien. Peu après, lorsque vous

découvrirez un puits, quittez une nouvelle fois votre itinéraire principal et faites absolument un petit détour jusqu'à une table d'orientation magnifiquement élaborée par la famille Lastenouse (père et fille). Un superbe panorama sur la plaine viticole de Tournissan et sur quelques reliefs des Corbières vous attend. Reprenant votre itinéraire, peut-être aurez-vous la chance de croiser quelque sanglier, lapin, écureuil ou perdrix qui représentent la faune sauvage de la région. Un peu plus loin, frôlez un ancien captage de source et remarquez le long du sentier les vestiges d'une ancienne canalisation en terre cuite vernissée.

Accédez à présent à un petit monticule surplombant la métairie de Terre-Rouge dont le nom fait référence,

sentier, et des panonceaux d'identification installés par la commune de Tournissan avec le concours de l'Office National des Forêts, de l'employé communal dévoué, et de l'infatigable Francis Lastenouse. Bordant le ruisseau des Caunes à sec en dehors des périodes de... pluies, le sentier descend allégrement pour relier plus loin le lieu-dit « les pins de Mary ». Reprenant le tronçon emprunté à l'aller, rejoignez avec bonheur le paisible village de Tournissan.

— Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts



vous le devinez, à la couleur du sol dans les environs.

Contournez ce promontoire pour repartir vers le nord à l'opposé du domaine. Le tracé disparaissant quelque peu à cet endroit, repérez-vous au balisage jaune. Le sentier s'élève maintenant en douceur à travers une pinède clairsemée de pins d'Alep, qui a le mérite de pousser sur ces sols superficiels. Dominez ensuite le ruisseau de Romanissa (ou romarin) avant d'abandonner la sente qui part tout droit pour obliquer à droite et attaquer une montée jusqu'au plateau des Crémades. Arrivé sur les hauteurs, virez à angle droit et abandonnez le sentier qui se prolonge devant vous. Marchez plein sud sur ce plateau rocailleux, traversez une piste et replongez juste après dans la combe des Caunes-Hautes (caune signifie grotte en occitan). Une certaine prudence est recommandée au franchissement de la corniche. En bas de l'à-pic, passez devant une grotte habitée avant de vous reposer quelques instants sous l'ombrage bienveillant de quelques chênes verts. C'est le moment de vous familiariser avec la flore méditerranéenne. C'est pourquoi quelques espèces caractéristiques ont été répertoriées au bord du

Pour plus ample information, consultez les ouvrages de Patrick Valette : *Promenons-nous dans la forêt autour de Lagrasse*, éditions ONF, 1997 ; *Les Plus Belles Balades dans l'Aude*, Les Créations du Pélican, 1994 ; *Lagrasse, au cœur des Corbières*, éditions ONF, 1996 (circuits VTT).

Pascal Quignard

Le nourrisson de Tours



Comment le Maintenant reconnaît-il le Jadis ? Jacques de Voragine raconte ceci. En 395, alors qu'ils se trouvent dans la Sainte-Chapelle de Candé, saint Brice dit : « Martin est un radoteur. » Saint Martin semonce saint Brice. Il le menace en lui disant : « Je crois que mes oreilles ont été trop près de ta bouche. »

Malgré cela, après la mort de Martin, Brice est élu évêque par la communauté de Tours. Bien des années après que saint Brice est devenu évêque, une religieuse tourangelles, qui se trouvait être sœur lavandière dans son couvent, mit au monde un fils et nomma saint Brice pour le père. La cité de Tours s'émut, se rassembla, gronda, prit des pierres, les lança contre saint Brice, disant : « Tu es luxurieux. Tu as pollué une sœur lavandière. Nous ne pouvons approcher nos lèvres d'une main qui s'est salie. Rends-nous ton anneau. » Brice répondit simplement :

— Amenez-moi l'enfant.

On amena l'enfant qui n'avait que trente jours, du moins on le porta. Saint Brice fit venir la nourrice sous la voûte, dans l'abside. L'évêque de Tours se pencha vers le nourrisson qui était dans ses bras et lui demanda en présence de tous :

— Est-ce moi qui t'ai ensemencé ?

Le bébé ne répondit pas.

Saint Brice posa sa question en latin.

— *Si ego te genui ?*

L'enfant de trente jours répondit alors aussitôt :

— *Non tu es pater meus.* (Ce n'est pas toi qui es mon père.)

Alors le peuple demanda à l'enfant qui était son père. Mais l'enfant dit, toujours en latin, que, s'il se souvenait du visage de l'homme qui était monté sur sa mère à l'instant où il avait été conçu, le moyen qu'il connût son nom ? Tout ce que le nourrisson pouvait assurer, c'est que cet homme n'était pas saint Brice. Or le peuple, mécontent de la réponse que lui avait faite

le nourrisson, désirait toujours lancer ses pierres. On décida de faire une ordalie. Le forgeron mit des charbons ardents dans les mains de l'évêque. La foule demanda à Brice de porter les braises toutes rouges jusqu'au tombeau de saint Martin. Brice traversa la Loire. Tout le monde le suivait en grondant. Or, après qu'il eut posé les tisons ardents sur la pierre tombale de Martin, les paumes qui les avait contenus étaient intactes. La foule se retourna alors contre la mère du nourrisson ; on dénuda les seins de la religieuse lavandière ; un jeune homme les lui coupa parce qu'elle avait péché. Cela exécuté, le corps de la femme étant couvert de sang et de lait parce qu'elle était encore à nourrir son enfant âgé de trente jours, la religieuse fut lapidée par les Tourangeaux en raison de son mensonge.

Pascal Quignard

lundi 10 août

Le programme de ce lundi se trouve
en page 4

mardi 11 août

Parution du n° 41 de *Corbières matin*

9 h Sortie pédestre : *Perdu de vue, marche d'orientation à Lagrasse*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Pier Paolo Pasolini

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Film vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann
Deuxième partie : le yiddish et l'akkadien

16 h Les rencontres de l'abbaye
« Critique et vérité » avec Bernard Simeone
et les responsables des revues littéraires :
L'Indice, Ricardo Bellofiore, *Quimera*, Ana
Nuño, *La Quinzaine littéraire*, Maurice Nadeau

17 h Cycle documentaire
Close up, long shot de Moslem Mansour et
Mahmoud Chokrollahi

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité biographique, Gide, Diderot »,
par Pierre Lepape

19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey :
Charles-Marie Widor

21 h 30 Cinéma aux étoiles
Van Gogh de Maurice Pialat

22 h Rencontres philosophiques
« L'énonciation messianique de la vérité »,
par Christian Jambet

mercredi 12 août

Parution du n° 42 de *Corbières matin*

9 h Sortie pédestre : *Sur les traces des cathares, pique-nique près de Termes*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle documentaire
Marseille, la question des alliances,
de Jean-Louis Comolli et Michel Samson

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Les rencontres de l'abbaye
« Le documentaire, cinéma de la vérité ? »,
par Jean-Louis Comolli, à propos de son
film sur les stratégies du Front National,
diffusé à 15 h et à 17 h

16 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Stefan Zweig

17 h Cycle documentaire
Marseille, la question des alliances,
de Jean-Louis Comolli et Michel Samson

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye
« Travail et paresse de la vérité »,
par Guy Lardreau

19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey :
Louis Vierne

21 h 30 Cinéma aux étoiles
Dieu sait quoi de Jean-Daniel Pollet

22 h Rencontres philosophiques
« Vous êtes mes témoins », par Benny Lévy

24 h Journal télévisé du Banquet

jeudi 13 août

Parution du n° 43 de *Corbières matin*

9 h Sortie pédestre : *Pèlerinage à Boutenac, la chapelle Saint-Siméon*

11 h Atelier de philosophie pour adolescents

15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Giuseppe Tomasi di Lampedusa

15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes

16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture par les comédiens de
L'invention du monde d'Olivier Rolin

17 h Cycle documentaire
Photographies d'un camp, de Linda Ferrer-Roca

17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »

18 h Les rencontres de l'abbaye
Olivier Rolin dialogue avec Bernard Comment

19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey :
César Franck

21 h 30 Cinéma aux étoiles
Maine-océan de Jacques Rozier

22 h Concert de jazz avec le Richard Calleja Quartet

vendredi 14 août

Parution du n° 44 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Bergers et bergères, tous à Montagut (Thézan-des-Corbières)*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Georges Simenon
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« *In vino veritas* », par Patrick de Marien,
David Moreno et Vincent Pousson
- 17 h Cycle documentaire : *Pas vu, pas pris*
de Pierre Carles
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Télévision : histoire d'une vérité »,
par Pierre Carles
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
La Mort d'Empédocle de Jean-Marie Straub
- 22 h Concert de clôture de l'académie d'orgue
- 22 h Lecture de *Ernesto Prim* de Raymond Lepoutre
- 24 h Journal télévisé du Banquet

samedi 15 août

Parution du n° 45 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Surprise assomptionnelle, entre ciel et terre*
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Curzio Malaparte
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité des humbles », avec Georges
Barthas, et Rémy Cazals pour *Les Carnets de
guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*
- 17 h Cycle documentaire
Le marchand, le collectionneur et le peintre
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Le néolithique en Méditerranée »
par Jean Guislaine
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Mes petites amoureuses de Jean Eustache
- 24 h Journal télévisé du Banquet

dimanche 16 août

Parution du n° 46 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *À l'assaut de Saint-Pierre
d'Alaric, près de Moux*
- 16 h Au petit cloître, les comédiens nous donneront
à entendre un florilège de textes en vérité.
- 17 h Cycle documentaire
Reprise d'Hervé Le Roux
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Le Carrosse d'or de Jean Renoir
- 23 h 30 Concert de Reggae, avec le groupe *Shanti*



renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture**La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de
10 heures à 20h30.

Les expositions

L'Invention du monde, matériau romanesque
d'Olivier Rolin.

L'œuvre photographique de Claude Simon
Cuisine des moines de l'abbaye

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 15 heures et 17 heures, dans la salle
des gardes, au premier étage de l'abbaye.

Les ateliers de philosophie

pour adolescents, chaque matin à 11 h à partir du
lundi 10 août, à la bibliothèque municipale
pour adultes, chaque jour à 15 h à partir
du lundi 10 août, à l'école
Renseignements et inscriptions dès aujourd'hui
à l'accueil

Le bistrot du Banquet

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à
l'abbaye de 10 heures à 22h30. Y sont
proposés : dégustation de vin, boissons, glaces,
tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21h 30 à l'abbaye.
Entrée: 30 F, gratuit pour les moins de 12 ans.

L'édition de Minuit

journal télévisé du Banquet, chaque soir à minuit
sur le boulevard de la Promenade

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures pré-
cises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la
Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ.
Prévoir un quart d'heure ou une demi-heure de plus en
fonction de la situation du sentier par rapport à
Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confor-
tables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau au mini-
mum par personne.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet :

Hostellerie Charlemagne 04 68 43 10 89

Le Saint-Hubert 04 68 43 15 22

Le Temps des Courges 04 68 43 10 18

corbières matin

Corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse

11220 Lagrasse ; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

Dominique Blanc, Michèle Planel,
Alain Raybaud, Jean-Yves Masson, Florence Jammot,
Bernard Simeone, Jean-Claude Zancarini.

Illustrations

Eric Héliot, Jean-Louis Tripp

Corrections

Anne-Laure Jourdain
Philippe Menestret

Stagiaire

Elsa Brunet

Conception graphique

Imme Werner

Photo numérique

Prise de vue : Cédric Martigny
Traitement de l'image : Lise Terdjman
et Olivier Riquet

Publicité

Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Xerox,
 finition sur BDF de CP BOURG à l'école du village**

Ludovic Van Den Driessche, Didier Legoué

Diffusion

Suzanne Beaujour

Distribution

L'Indépendant/Midi-Libre.

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Xerox,
des papeteries OTP Xerox et de l' A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin*
sur Internet

<http://www.mle.asso.fr/banquet>

Conception

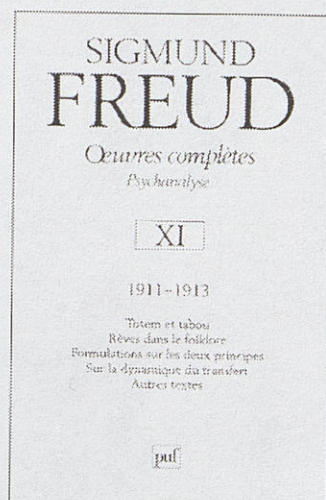
Francisco Cabrita, Alexandre Ganea
et Camille Harang

Presses Universitaires de France

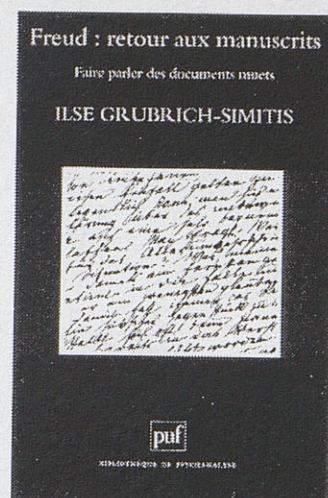
PSYCHANALYSE - PSYCHOLOGIE



432 pages - 198 F

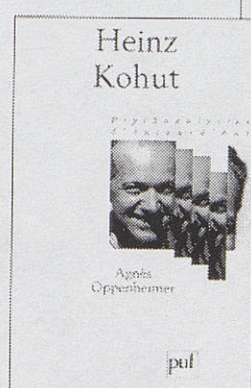


432 pages - 216 F



432 pages - 298 F

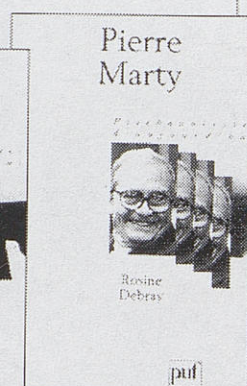
Collection Psychanalystes d'aujourd'hui



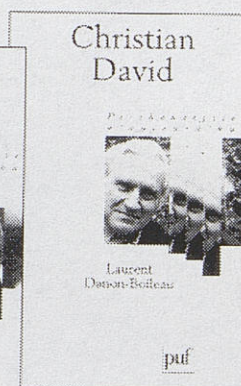
128 pages - 55 F



128 pages - 55 F

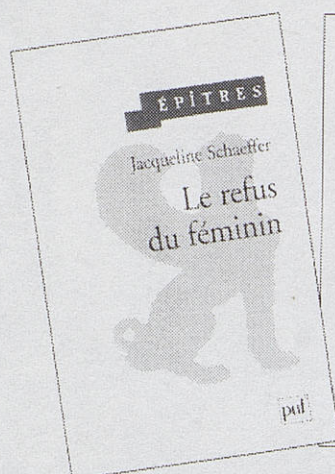


128 pages - 55 F

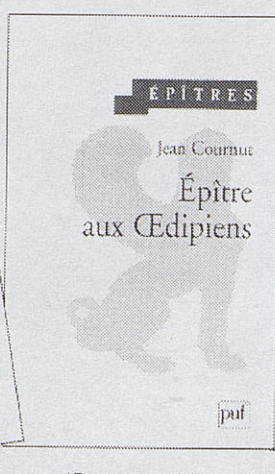


128 pages - 55 F

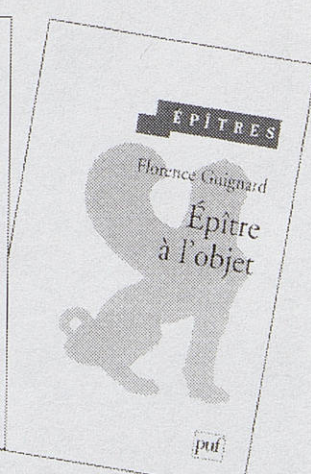
Collection Épîtres



176 pages - 98 F



176 pages - 98 F



176 pages - 98 F

VIENT DE PARAÎTRE

ANDRÉ BOURGUIGNON
Psychologie et épistémologie
320 pages - 148 F

ALEXANDER GRINSTEIN
Freud à la croisée des chemins
Collection Histoire de la psychanalyse
352 pages - 298 F

ROBERT-VINCENT JOULE
ET JEAN-LÉON BEAUVOIS
La soumission librement consentie
Collection Psychologie sociale
118 pages - 118 F

PIERRE-HENRI CASTEL
La querelle de l'hystérie
Collège international de philosophie
360 pages - 138 F

À PARAÎTRE

SIGMUND FREUD
Œuvres complètes - Tome IX 1908-1909
Le petit Hans • L'homme aux rats

10 F

n° 41

11 août 1998

corbières matin

« Critique et vérité » avec
Bernard Simeone et les responsables
des revues littéraires :
L'Indice Ricardo Bellofiore,
Quimera Ana Nuño,
La Quinzaine littéraire Maurice Nadeau

« La vérité biographique, Gide,
Diderot », par Pierre Lepape

Rencontres philosophiques
« L'énonciation messianique
de la vérité », par Christian Jambet

Un siècle d'écrivains
Pier Paolo Pasolini

Cycle documentaire
Close up, long shot de Moslem Mansour
et Mahmoud Chokrollahi

Van Gogh de Maurice Pialat
